



National Library
of Canada

Bibliothèque nationale
du Canada

Canadian Theses Service

Services des thèses canadiennes

Ottawa, Canada
K1A 0N4

CANADIAN THESES

THÈSES CANADIENNES

NOTICE

The quality of this microfiche is heavily dependent upon the quality of the original thesis submitted for microfilming. Every effort has been made to ensure the highest quality of reproduction possible.

If pages are missing, contact the university which granted the degree.

Some pages may have indistinct print especially if the original pages were typed with a poor typewriter ribbon or if the university sent us an inferior photocopy.

Previously copyrighted materials (journal articles, published tests, etc.) are not filmed.

Reproduction in full or in part of this film is governed by the Canadian Copyright Act, R.S.C. 1970, c. C-30.

AVIS

La qualité de cette microfiche dépend grandement de la qualité de la thèse soumise au microfilmage. Nous avons tout fait pour assurer une qualité supérieure de reproduction.

S'il manque des pages, veuillez communiquer avec l'université qui a conféré le grade.

La qualité d'impression de certaines pages peut laisser à désirer, surtout si les pages originales ont été dactylographiées à l'aide d'un ruban usé ou si l'université nous a fait parvenir une photocopie de qualité inférieure.

Les documents qui font déjà l'objet d'un droit d'auteur (articles de revue, examens publiés, etc.) ne sont pas microfilmés.

La reproduction, même partielle, de ce microfilm est soumise à la Loi canadienne sur le droit d'auteur, SRC 1970, c. C-30.

**THIS DISSERTATION
HAS BEEN MICROFILMED
EXACTLY AS RECEIVED**

**LA THÈSE A ÉTÉ
MICROFILMÉE TELLE QUE
NOUS L'AVONS REÇUE**

Le Discours idéologique
dans Les Mandarins de Simone de Beauvoir
le système des personnages

par

Carole Connolly

Département des lettres françaises

Faculté des arts

Thèse présentée à l'École des études supérieures
de l'Université d'Ottawa
en vue de l'obtention de la Maîtrise ès arts (Lettres françaises)
M.A.

Ottawa - 1986

© Carole Connolly, Ottawa, Canada, 1987.

Permission has been granted to the National Library of Canada to microfilm this thesis and to lend or sell copies of the film.

The author (copyright owner) has reserved other publication rights, and neither the thesis nor extensive extracts from it may be printed or otherwise reproduced without his/her written permission.

L'autorisation a été accordée à la Bibliothèque nationale du Canada de microfilmer cette thèse et de prêter ou de vendre des exemplaires du film.

L'auteur (titulaire du droit d'auteur) se réserve les autres droits de publication; ni la thèse ni de longs extraits de celle-ci ne doivent être imprimés ou autrement reproduits sans son autorisation écrite.

ISBN 0-315-36484-X



UNIVERSITÉ D'OTTAWA
UNIVERSITY OF OTTAWA

à Nancy, avec affection

Remerciements

Je suis reconnaissante à M. Robert Major de son travail de lecteur et de critique, au cours duquel il n'a ménagé ni son temps ni ses efforts.

Je le remercie aussi - surtout - pour la confiance qu'il a eue en mon projet et en mes capacités.

Table des matières

Introduction	5
Chapitre 1: Les procédés narratifs	
Méthodologie	23
La perspective narrative	24
Le mode de relation des événements	65
Chapitre 2: Les procédés descriptifs	
Méthodologie	75
Les axes sémantiques:	
L'activité intellectuelle	80
L'activité littéraire	83
L'activité politique	98
La dimension amoureuse	111
La description physique	124
La logique combinatoire	135
Conclusion	146
Bibliographie	156

Introduction

Aujourd'hui, à l'heure du féminisme, l'étoile de Simone de Beauvoir brille d'un nouvel éclat. Le Deuxième Sexe n'est-il pas la source à laquelle toute pensée féministe s'abreuve nécessairement? La pionnière de 1949 s'est par la suite transformée en militante à part entière: à partir de 1970 et jusqu'à sa mort toute récente, Beauvoir s'est consacrée presque exclusivement à la cause des femmes¹.

Quelle trace reste-t-il des autres contributions, les écrits philosophiques, autobiographiques, romanesques? Les articles et les essais philosophiques² se voulaient des approfondissements de certains aspects de la doctrine existentialiste ou des répliques à ses détracteurs; pour l'essentiel, ils sont demeurés des oeuvres de circonstance. Parmi les essais non philosophiques - L'Amérique au jour le jour (1948), La Longue marche (1957), La Vieillesse (1970) - le dernier est sans contredit le plus percutant; il reste d'actualité

-
1. Voir en particulier l'entrevue accordée par Beauvoir à la revue québécoise La vie en rose, n° 16, mars 84.
 2. Entre autres, Pyrrhus et Cinéas (1944), Pour une morale de l'ambiguïté (1947), L'existentialisme et la sagesse des nations (1945, 1948), Privilèges (1955).

alors que les précédents, comptes rendus et réflexions de voyage, sont datés. Les mémoires³ ont connu un succès durable, à l'exception peut-être de La Cérémonie des adieux, qui a surpris et dérangé; outre leur valeur littéraire, ils constituent des documents inappréciables pour qui s'intéresse à la commune destinée de Simone de Beauvoir et de Jean-Paul Sartre, ainsi qu'à l'arrière-plan politique et culturel de la France, mais aussi de l'Europe et du monde, des années 20 aux années 70. Beauvoir fit également une incursion au théâtre en 1945; l'échec de sa pièce Les Bouches inutiles, attribuable entre autres à la lourdeur de la mise en scène, l'en détourna aussitôt et à jamais.

Pendant trente ans, Simone de Beauvoir consacre la plus grande part de ses énergies à son oeuvre romanesque. Des nouvelles refusées tour à tour par Gallimard et par Grasset en 1937 et 38 (Quand prime le spirituel, paru en 1979), à La Femme rompue, publié en 1968, le parcours est vif et varié, jalonné de problématiques neuves et de renouvellements de style. Je distinguerais volontiers, dans cette production, trois périodes: la

3. Mémoires d'une jeune fille rangée (1958), La Force de l'âge (1960), La Force des choses (1963), Tout compte fait (1972), La Cérémonie des adieux (1982).

période morale⁴ des premiers romans - L'Invitée (1943), Le Sang des autres (1945), Tous les hommes sont mortels (1946) - caractérisée par les prises de position philosophiques et l'apprentissage du métier d'écrivain; l'après-guerre et la découverte du social, qui trouve son expression dans Les Mandarins (1954); finalement, le cycle de la conscience féministe, au cours duquel Beauvoir se livre à l'exploration expresse du vécu et de l'aliénation des femmes - Une mort très douce (1964), Les Belles Images (1966), La Femme rompue (1968).

La période intermédiaire marque, à mon avis, le moment fort de cette carrière romanesque. Oeuvre charnière, Les Mandarins atteste la maturité philosophique et littéraire de Beauvoir après le didactisme de la période morale; il pose en outre, par ses thèmes et sa structure, les assises du cycle féministe. Roman "existentialiste" ou "engagé", il est prolongement du modèle sartrien, bien sûr, mais aussi rupture avec lui, à plus d'un titre. Best-seller, enfin, contre toute attente⁵, prix Goncourt 1954, il confère à Beauvoir le statut

4. L'appellation est de Beauvoir elle-même.

5. Sartre et Beauvoir étaient convaincus que Les Mandarins serait boudé ou conspué à l'unanimité, et la romancière s'y était résignée à l'avance (Simone de Beauvoir, La Force des choses I, Paris, Gallimard, 1963, p. 350).

d'écrivain à succès et demeure le plus célèbre de ses ouvrages de fiction.

Ainsi la reconstitution imaginaire des années 44 à 48, l'évocation de la vie publique et privée d'un cercle d'intellectuels de gauche dans la griserie puis la déception de l'après-guerre, touche-t-elle une corde sensible chez la critique et le public français de 1954. Nostalgie de ce qui avait paru, à la Libération, l'inauguration d'une société nouvelle? Désir de remonter aux sources du marasme politique et social des années 50? Curiosité à l'endroit de ces intellectuels de gauche qui dominent la scène publique depuis la fin de la guerre? Voyeurisme des tenants du roman à clés? Quoi qu'il en soit, Les Mandarins s'inscrit dans un contexte historique houleux, au confluent des époques, de telle manière que l'exploration des aspects idéologiques de l'oeuvre m'a paru une approche féconde de celle-ci.

Non seulement Les Mandarins tient-il un discours sur l'idéologie politique, il témoigne également - tant par son contenu anecdotique que par ses conditions de gestation - de l'effervescence de l'institution littéraire française d'après-guerre. Car là aussi le débat est engagé, dont l'issue est l'orientation de la littérature nationale.

Un retour sur le passé récent de ce microcosme littéraire permettra de mieux comprendre le bouillonnement qui le caractérise à la fin de la guerre. Au cours des années 30, en France, les gens de lettres furent sollicités de façon particulière. Devant la montée du fascisme en Europe, un sujet de réflexion s'était imposé : quelle était, hic et nunc, la place de la littérature? Lorsqu'on se trouvait cumuler les fonctions de citoyen et d'intellectuel, que pouvait-on faire? que devait-on faire? A gauche, à droite, en masse, les intellectuels et les écrivains se politisèrent.⁶

Sous les auspices du communisme international, le "Congrès mondial de tous les partis contre la guerre" et le "Congrès antifasciste européen" rassemblèrent des milliers de délégués, le premier à Amsterdam en août 1932, le second en juin 1933 à la salle Pleyel de Paris. Les comités de patronage des deux congrès fusionnèrent en un "Comité de lutte contre la guerre et le fascisme", mieux connu sous le nom de "Mouvement Amsterdam-Pleyel", et dont le siège s'établit en France. Y furent associées des personnalités aussi diverses qu'Albert Einstein, Bertrand Russell, George Bernard Shaw, H.G. Wells, John Dos

6. Pour l'analyse des faits saillants de cette époque, voir en particulier Herbert R. Lottman, "Les années trente" dans Rive gauche, Paris, Seuil, 1981, p. 69-174. Les renseignements qui suivent sont glanés de cet ouvrage.

Passos, Maxime Gorki, Theodore Dreiser, Heinrich Mann, Mme Sun Yat-sen; chez les Français, il compta l'appui de Romain Rolland, Henri Barbusse, André Gide, Georges Duhamel, Marcel Cachin, Eugène Dabit, Jean Guéhenno, André Breton, René Char, Paul Eluard, pour ne nommer que ceux-là. En 1933, l'Association des écrivains et artistes révolutionnaires vit le jour; parrainée par les Aragon, Barbusse, Rolland, Buñuel, Nizan et autres éminences grises du Parti communiste, elle récruta des orateurs prestigieux, dont Gide et Malraux; en 1934, le Comité de vigilance des intellectuels antifascistes regroupa des communistes et des non-communistes; en 1935, le Congrès international des écrivains pour la défense de la culture rassembla à Paris la crème de l'intelligentsia de gauche: Gide, Malraux, Musil, Brecht, Pasternak, Aragon, Thomas et Heinrich Mann, Barbusse, Tzara, Eluard, André Chamson, etc. Meetings, comités, revues, manifestes, pétitions, la gauche intellectuelle se mobilisa contre le fascisme.

La droite intellectuelle eut aussi ses éléments progressistes - Mounier, Aron, Blanchot et d'autres encore au moment de l'Occupation - mais elle fut surtout synonyme de fascisme et, plus tard, de collaboration. Parmi la kyrielle de mouvements réactionnaires qui germèrent ou accrurent leurs effectifs durant les années

30, les plus notoires furent la ligue d'Action française, les Camelots du roi, la Fédération nationale des étudiants d'Action française, le groupe Rive gauche. Les chefs de file de l'intelligentsia d'extrême-droite comprenaient Charles Maurras, Jacques Bainville, Henri Massis, Drieu la Rochelle, Robert Brasillach, Lucien Rebatet; leurs organes de diffusion étaient l'Action française, Gringoire, Candide, Je suis partout.

Ce clivage politique persista sous l'Occupation. La Résistance littéraire fit front à la collaboration intellectuelle; les Lettres françaises clandestines, les Editions de Minuit, La Pensée libre s'opposèrent à la NRF collaborationniste, à La Gerbe, à Je suis partout. Un seul dénominateur commun de part et d'autre: la reconnaissance de l'écriture comme acte à part entière, geste de solidarité ou d'héroïsme, ou encore condamnation à mort. A la Libération, on s'acharna autant sinon plus sur les intellectuels qui avaient erré que sur les collaborateurs politiques ou économiques; la leçon était qu'on n'écrivait pas impunément.

Ainsi, à la fin des années 40, les intellectuels politisés de l'avant-guerre et de l'Occupation se trouvèrent de nouveau à la croisée des chemins, avec la différence cette fois que la voie n'était plus aussi

clairement tracée⁷. En l'absence d'un idéal transcendant, on se demanda quels seraient dorénavant les rapports entre la littérature et la vie nationale. La littérature et les intellectuels avaient-ils encore un rôle politique à jouer? Et si oui, par où commencer?

Dans Les Mandarins, Simone de Beauvoir aborde cette problématique dans la perspective d'un petit groupe d'intellectuels de gauche. Ces écrivains-écrivants cherchent à se situer par rapport à la politique et à la littérature dans une société neuve où, s'il n'y a plus de vérités monolithiques, tous les espoirs néanmoins sont permis. C'est la valse des tergiversations, des théories, des renoncements, des adhésions, des vitupérations, des trahisons... et des recommencements, les yeux dessillés cette fois.

Les références aux événements réels, les sympathies affichées par les différents personnages, voilà de l'idéologie non médiatisée. Par-delà ce premier palier, j'ai voulu interroger le non-manifeste, l'écriture elle-même dans ses procédés de structuration sémantique, et opposer à une lecture "de surface" un modèle possible de lecture "profonde". Car "le texte du roman ne se

7. Histoire littéraire de la France, tomes 11 et 12, Paris, Les Editions sociales, 1980.

limite pas à exprimer un sens déjà là", déclare Henri Mitterand dans l'avant-propos de son Discours du roman, "par le travail de l'écriture, il produit un autre sens, il modifie l'équilibre antérieur du sens, il réfracte et transforme, tout à la fois, le discours social⁸". De préciser Mitterand:

Une chose est de prendre un roman pour le reflet direct d'une situation ou l'expression non médiatisée d'une idéologie et d'une politique, une autre d'y faire apparaître des plans et des paliers d'élaboration et de concrétion du sens, des corrélations symptomales, indicielles, entre son univers de discours et la structure sociale qui de toute manière l'informe⁹.

Parmi la multitude de pistes ou de réseaux offerts à l'analyse idéologique - un Duchet choisira les mains, la parole, un incipit, les avatars d'un titre, chez Flaubert ou Zola, un Mitterand les physionomies ou le discours préfaciel, tel autre le mobilier ou le réseau du sourire, etc. - j'ai porté mon choix sur le système des personnages dans Les Mandarins. "En fait, dit Claude Duchet, tout élément du roman peut être érigé en paradigme et s'analyser in situ, dans son contexte, comme objet socialisé, à différents étages

8. Henri Mitterand, Le Discours du roman, Paris, Presses universitaires de France, 1980, p. 7.

9. Ibid., p. 9.

structurels¹⁰. Objet conventionnel, sans doute, que ce système des personnages, mais qui demeure tout de même inexploré - a fortiori dans la perspective idéologique proposée ici. Il est d'ailleurs frappant que la critique se soit si peu penchée sur l'oeuvre beauvoirienne - romans, essais ou autres. Dans le cas des romans, en particulier, les études sérieuses sont clairsemées; au sein d'une abondance de verbiage sur "l'existentialisme" des contenus, d'une pléthore d'indications biographiques sur le couple Sartre-Beauvoir, la véritable analyse fait défaut. Même Le Deuxième Sexe, qui a connu une diffusion extraordinaire, n'a pas suscité dans une même proportion un discours critique rigoureux. En 1985, Mary Evans dresse le bilan suivant:

Given the extent of de Beauvoir's work and the attention that it has attracted, it might be expected that critics and defenders would be numerous. However, the secondary literature on de Beauvoir is both limited and curiously muted in its criticism. For feminist critics, this could be explained by an unwillingness to challenge or criticize the work of a woman who has contributed an enormous amount to the development of feminism. But others besides feminists have been equally unforthcoming in their discussion of de Beauvoir¹¹.

-
10. Claude Duchet, "Réflexions sur les rapports du roman et de la société" dans Roman et société, Publications de la Société d'histoire littéraire de la France, Paris, Armand Colin, 1973, p. 67.
11. Mary Evans, Simone de Beauvoir: A Feminist Mandarin, London and New York, Tavistock, 1985, p. 121.

Reste à déterminer où et dans quelles conditions se lit le discours idéologique au sein des oeuvres romanesques et des systèmes qui les sous-tendent. On s'entendra d'abord sur l'acception suivante de l'idéologie¹². L'idéologie est la représentation mentale d'une société donnée, de l'ensemble des rapports entre les divers éléments sociaux, dans la perspective d'un groupe particulier, en fonction de sa position et de ses aspirations propres. Cette configuration sociale imaginaire repose sur un système de valeurs dont elle porte la trace à tous les paliers de son élaboration et qu'elle cherche à imposer à la collectivité car, enfin, l'idéologie est impérialiste: elle se présente inmanquablement comme le modèle de l'orthodoxie sociale, politique, religieuse ou intellectuelle.

En tant que genre littéraire, le roman véhicule de l'idéologie sur un mode spécifique. Selon Jacques Dubois¹³, le texte littéraire effectue deux

12. Je m'inspire ici de la définition élaborée par Louis Althusser dans "Idéologie, idéologies et appareils idéologiques d'Etat" et reprise par J. Dubois dans L'Institution de la littérature, Bruxelles, Fernand Nathan/Labor, 1978, coll. "Dossiers médias", de même que des travaux de Jean Baechler dans Qu'est-ce que l'idéologie?, Paris, Gallimard, 1976, coll. "Idées", de Pierre Ansart dans Les idéologies politiques, Paris, PUF, 1974.

13. Jacques Dubois, op. cit.

types d'énoncés à caractère idéologique. D'abord - dans une démarche qui procède du plus connu vers ce qui l'est moins - le texte est marqué par les conflits idéologiques de la société qui le voit naître, conflits qu'il reproduit en les transformant (la sociocritique ne dit pas autre chose). Mais aussi - et c'est ce second aspect, moins familier, qui suscite l'intérêt de Dubois - en un rapport spéculaire, le texte fournit des indices sur la position de son auteur au sein de cette micro-société qu'est l'institution littéraire.

Il n'est peut-être pas suffisant de soutenir que la littérature véhicule et transmet les grands schèmes idéologiques sur un mode spécifique, ce qu'elle fait aussi cependant; il faut encore montrer que, dans ses productions les plus conformes (qui apparaissent souvent aussi comme les moins conformistes), elle procède par élaboration d'une idéologie séparée qui la reflète elle-même en premier lieu. C'est ainsi que le texte littéraire, parce qu'il est pris dans un rapport spéculaire, porte les marques de la position de son auteur dans le champ institutionnel¹⁴.

Bref, le discours idéologique des oeuvres littéraires fonctionne sur deux plans concomitants; il est tributaire à la fois du monde externe, de la réalité sociale ambiante, et de son propre monde, la sphère littéraire.

Comment, sous quelle forme se manifestent ces deux types d'énoncés à caractère idéologique dont on

14. Ibid., p. 36.

pose la présence dans les oeuvres littéraires? Dans le roman, les affirmations en toutes lettres, interventions du narrateur ou parti pris d'un personnage, tissent un premier réseau non pas superficiel mais indiciel. C'est un filon plus ou moins riche, selon les oeuvres; dans Les Mandarins, il recouvre l'anecdote tout entière. Impossible d'ignorer ces informations disséminées à fleur de texte, mais on ne s'en tiendra pas qu'à elles. S'il gratte en surface, le prospecteur d'idéologie doit aussi forer au plus profond; la charge idéologique du texte littéraire est inscrite dans cela même qui le donne comme littérature: ses procédés d'écriture. Claude Duchet dira que

toute création artistique est aussi pratique sociale et partant, production idéologique, en cela précisément qu'elle est processus esthétique, et non d'abord parce qu'elle véhicule tel ou tel énoncé préformé, parlé ailleurs par d'autres pratiques¹⁵.

"C'est le processus d'esthétisation qui donne forme à l'idéologie", renchérit Françoise Gaillard dans sa lecture d'Armançe de Stendhal¹⁶. Mitterand, enfin, abonde dans le même sens, en citant Flaubert:

15. Claude Duchet, "Positions et perspectives" dans Sociocritique, C. Duchet, éd., Paris, Nathan, 1979, p. 3.

16. Françoise Gaillard, "Lecture idéologique du texte: Armançe de Stendhal" dans La lecture sociocritique du texte romanesque, Toronto, Hakkert, 1975, p. 16.

S

"Le style est à lui tout seul une manière absolue de voir les choses." Cette perspective donne bien le texte à étudier pour lui-même, pour l'entrecroisement de ses thèmes, de ses structures, de ses modes, de ses tons, de ses figures, en pleine conscience de la fracture qui s'interpose entre la réalité, que l'histoire décrit et explique par ses propres voies et le signifié textuel, qui répond à des lois propres d'engendrement¹⁷.

L'objectif de la présente étude sera de conjuguer les postulats de Jacques Dubois sur la double nature des énoncés idéologiques dans le texte littéraire et ceux d'Henri Mitterand, Claude Duchet, Pierre Zima et d'autres encore qui voient dans les procédés d'écriture - la forme, le style, le processus d'esthétisation, comme on voudra - la manifestation du sens idéologique. Je chercherai par conséquent à cerner le discours beauvoirien sur la société d'après-guerre et à situer la romancière au sein du champ institutionnel au moyen des procédés d'écriture qui caractérisent le système (ou le sous-système) des personnages dans Les Mandarins.

Procédés d'écriture, dans ce contexte, se fait synonyme de "procédés de fabrication des personnages". En d'autres mots, par quels moyens Beauvoir fabrique-t-elle ses héros romanesques et quelle est la

17. Henri Mitterand, op. cit., p. 8.

charge idéologique de ces procédés? A partir de la distinction entre le discours et le récit ou, si l'on veut, entre l'énonciation et l'énoncé, entre l'instance productrice du discours narratif et l'instance de l'histoire, on pourra distinguer deux catégories de procédés de fabrication des personnages: les procédés narratifs d'une part, et les procédés descriptifs.

Les procédés narratifs ressortissent à l'énonciation, à la manière de représenter, au "comment on raconte". On s'interrogera par là sur les intentions et les conséquences inhérentes à l'emploi par Beauvoir de telle ou telle technique narrative dans la fabrication de ses "mandarins".

Les procédés descriptifs renvoient à l'énoncé, à ce qui est raconté, à la somme des informations livrées sur l'ensemble des personnages. Quels sont les grands axes de la description des personnages, quelles sont les trajectoires issues de leur combinaison, enfin quelles justifications sous-tendent le choix de ces axes et de ces trajectoires: telles seront les préoccupations soulevées à ce deuxième stade de la "fabrication".

Recherche d'un discours idéologique donc, un discours à deux facettes, par le biais d'une enquête sur l'écriture, menée - elle aussi - en deux étapes

complémentaires. "Quel est le sens de cette histoire?"
mais aussi "Comment le sens vient-il à cette his-
toire?¹⁸", les deux questions sont d'un égal intérêt.

18. Jean Levaillant, "Trajets de la représentation
dans Les Dieux ont soif d'Anatole France", dans
Sociocritique, op. cit., p. 98.

Chapitre 1

Les procédés narratifs

Circonscrit avec bonheur par Gérard Genette et Tzvetan Todorov, pour ne citer que les théoriciens et les travaux les plus célèbres, le champ des procédés narratifs n'en demeure pas moins assez vaste¹⁹, suivant les caractéristiques de l'oeuvre étudiée et les objectifs visés. Dans le roman choisi, Les Mandarins, et dans la perspective retenue, soit l'exploration d'un discours idéologique inscrit dans la confection des personnages, deux phénomènes éclipsent les autres: l'instance narrative et le mode de relation des événements.

Qui parle? Qui voit? Ces choix narratifs fondamentaux n'ont rien de fortuit; il s'agira d'en faire la démonstration et de déterminer la portée des options privilégiées par Beauvoir. L'étude du mode de relation des événements permettra quant à elle de mettre en valeur l'effet mimétique de la parole dans le roman.

Parmi les outils que propose G. Genette²⁰ pour répondre à la question "qui parle?", on retiendra la notion de "personne", la relation du narrateur à l'histoire qu'il raconte. "Qui voit?" ressortit chez Genette

19. On y aborde tout à la fois les problèmes de la temporalité discursive - ordre, fréquence, durée -, du mode de présentation du récit, de la voix et de la vision narratives.

20. Gérard Genette, "Discours du récit" dans Figures III, Paris, Seuil, 1972, p. 65-282.

à la perspective ou à la focalisation, termes équivalents, et le mode de relation des événements au concept de "distance".

Dans l'analyse du texte littéraire proposée par T. Todorov²¹, les questions qui nous intéressent composent "l'aspect verbal de la littérature". Au sein de cet ensemble, Todorov accole "mode" et "temps", le degré d'exactitude avec lequel un discours évoque son référent et les faits de la temporalité, non pertinents ici, puis "visions" et "voix", le point de vue d'où l'on observe, avec la qualité de cette vision, ce qui n'est pas le cas chez Genette. Ceci dit, on recourra indifféremment aux deux lexiques, celui de Genette et celui de Todorov: on tiendra "voix" et "personne" pour synonymes; "perspective", "focalisation" et "vision" s'équivaldront rigoureusement; "distance" et "mode" renverront à une même réalité.

L'instance narrative est la pierre d'angle du système des personnages dans Les Mandarins, l'élément déterminant aussi en termes de répercussions idéologiques. La première étape, par conséquent, sera le relevé des particularités de l'instance narrative dans le roman; la seconde, une lecture idéologique de la formule adoptée.

21. Tzvetan Todorov, Qu'est-ce que le structuralisme Poétique, Paris, Seuil, 1968, p. 49-67.

"Dans Les Mandarins, je suis restée fidèle à la technique de L'Invitée, en l'assouplissant", déclare Simone de Beauvoir dans La Force des choses²². Qu'entend-elle par là? Qu'est-ce que cette "technique de L'Invitée?"

J'observai la règle que nous tenions, Sartre et moi, pour fondamentale et qu'il exposa un peu plus tard, dans un article sur Mauriac et le roman français: à chaque chapitre, je coïncidais avec un de mes héros, je m'interdisais d'en savoir ou d'en penser plus long que lui²³.

L'auteur fait donc de certains personnages des narrateurs-focalisateurs, des meneurs de jeu: ce sont eux qui "savent" et qui "pensent", en d'autres mots, qui parlent et qui voient²⁴. Bannie l'omniscience: la vision restreinte, fragmentaire, erronée même du héros choisi prévaut. Hésitant, tiraillé, ignorant de l'avenir, le personnage est la mesure de toute chose.

22. Beauvoir, La Force des choses I, p. 370.

23. Simone de Beauvoir, La Force de l'âge II, Paris, Gallimard, 1960, p. 386.

24. Genette les appellerait des narrateurs extradiégétiques/homodiégétiques, c'est-à-dire des narrateurs au premier degré qui racontent leur propre histoire. Genette distingue encore, au sein du type homodiégétique, l'autodiégétique, où le narrateur est le héros de son histoire et non un simple comparse.

Deux "sujets" - héros avec lesquels l'auteur coïncide en permanence dans un roman donné²⁵ - régissent le discours des Mandarins²⁶. Anne Dubreuilh parle en son nom, à la première personne: un narrateur-focalisateur (ou un narrateur extra et autodiégétique) classique. Henri Perron tient un discours indirect libre; il "voit" sans contredit, mais sa parole est discrètement médiatisée par un narrateur à la troisième personne (Henri est dès lors un narrateur extra et autodiégétique "impur"). Les autres personnages, les "non-sujets", n'assument jamais le discours du récit et leur for intérieur est, une porte close: leur personnalité se dégage des paroles qu'ils prononcent et des gestes qu'ils posent, des jugements portés sur eux par les deux narrateurs, des jugements qu'ils portent à voix haute les uns sur les autres.

Cette configuration narrative assoit la souveraineté du personnage et de l'expérience personnelle;

25. Beauvoir, La Force des choses I, p. 361.

26. Il est intéressant de noter comment la même loi fondamentale est appliquée diversement par Sartre et par Beauvoir. Dans Les chemins de la liberté, Sartre coïncide tour à tour avec une foule de personnages (focalisation interne multiple) - qu'on songe au seul Sursis! - alors que Beauvoir se limite à un ou deux narrateurs-focalisateurs (focalisation interne fixe ou variable).

elle permet également l'établissement de classes de protagonistes fondées sur la "richesse" des situations narratives particulières.

En vertu de leurs attributs distinctifs, Anne et Henri sont les figures centrales du roman. Tous les autres personnages restent "opaques"²⁷, en focalisation externe, aussi bien Robert Dubreuilh, une figure de proue du récit, que les effeuilleuses de "Chez Astarté", entrevues un instant. Ils ne forment pas pour autant une masse indifférenciée. On pourra distinguer les personnages qui figurent dans le discours des deux narrateurs de ceux qui sont liés à un seul "sujet"; dans une perspective narrative, la situation des premiers est plus complexe que celle des seconds. Au sein de ces catégories, enfin, on mesurera l'importance de tout un chacun selon son degré de présence au narrateur en question.

De toute évidence, Dubreuilh, Nadine et Paule occupent les échelons supérieurs de cette hiérarchie. Ils sont en relation intime avec les deux sujets: Dubreuilh est le mari d'Anne, de même que le mentor et le meilleur ami d'Henri; Nadine, la fille d'Anne, se lie avec Henri qu'elle épouse en fin de compte; Paule, la compagne d'Henri,

27. Beauvoir, La Force des choses I, p. 363.

est l'amie d'Anne.

Hors du cercle des intimes, Lambert, Scriassine, Vincent, Claudie, Marie-Ange, pour ne nommer que ceux-là, entretiennent également des rapports avec les deux narrateurs. Gérard Lambert, reporter au journal d'Henri, est aussi un ami personnel; la dégradation de cette amitié s'avère un élément important du discours d'Henri. Amant de Nadine pendant un bon moment, Lambert évolue sous le regard d'Anne; elle juge son comportement, lui prodigue des conseils. Victor Scriassine sera pour Anne l'amant d'une nuit; Henri fraiera avec le Scriassine écrivain et sous-conspirateur politique. Vincent, un autre journaliste, a essentiellement affaire à Henri; pour Anne, il est un des amis de sa fille. La mondaine Claudie de Belzunce convie impérieusement Anne à ses jeudis et Henri à ses oeuvres de bienfaisance; ces rencontres sont le théâtre de rebondissements divers. Et ainsi de suite; les liens qui unissent le même personnage à chacun des narrateurs varient considérablement en nature et en intensité.

Lewis Brogan, en revanche, est confiné à l'univers narratif d'Anne, lui et tous ceux qu'elle rencontre lors de ses séjours aux Etats-Unis: Felton, Murray, Dorothy, Maria, Philipp Davies, etc. Dans la deuxième tranche du roman, alors que la liaison avec Lewis éclipse

toutes les autres préoccupations d'Anne, le discours d'Henri ne recèle pas la moindre allusion à cet homme. Parallèlement, Josette Belhomme, qui devient la maîtresse d'Henri, n'est pour Anne qu'un visage; des Viernas, Tournelle, Dudule, maître Truffaut sont des personnages épisodiques connus d'Henri seul.

Le "non-sujet", en somme, se définit par le tissu de ses relations avec les titulaires du discours. Coupé du contact de ces derniers, il perd sa raison d'être; nulle autorité supérieure ne se penchera sur la vie secrète qui échappe aux discours d'Anne et d'Henri. L'épaisseur de ce personnage est proportionnelle à l'éclairage qu'il reçoit: appréciations de deux narrateurs ou d'un seul, fréquence de ses manifestations dans leur discours, impact de ses interventions.

Dans Les Mandarins, tout se joue sans ficelles et sans filet, au niveau de la conscience individuelle. Correspondance rigoureuse, interdiction d'en savoir plus, par cette règle narrative fondamentale, la romancière affirme la primauté de l'expérience subjective dans toute son immédiateté, son morcellement, ses partis pris, son ignorance. Pour Simone de Beauvoir, seule la juxtaposition des expériences personnelles, des vérités multiples peut reproduire le foisonnement de l'existence. Elle tourne résolument le dos à la prétendue objectivité, au

monopole de la vérité, à la quiétude du recul.

La communauté de pensée avec Sartre est réitérée: il est clair que Simone de Beauvoir pratique la leçon de Qu'est-ce que la littérature?, cette "écriture de la praxis" préconisée dans "Situation de l'écrivain en 1947".

Sartre ne fait pas que prescrire certaines techniques narratives - en l'occurrence, le refus de l'omniscience - il justifie ses choix: il les situe dans un contexte historique, il en démontre la nécessité, il en fournit, bref, les assises idéologiques. C'est donc vers Sartre qu'on se tournera pour explorer les visées profondes, les fondements idéologiques de cette règle narrative tenue pour essentielle.

Pour Sartre, de fait, les techniques narratives ne sont pas autre chose que des transmetteurs d'idéologie. Par sa façon d'écrire, croit le philosophe, l'auteur entérine un ordre ou rompt avec lui; il cherche par le fait même un rapport particulier, divorce ou réconciliation, avec une certaine tranche de lecteurs. Quand Jacques Dubois pose - et il est le premier à le faire - que le discours idéologique de l'oeuvre littéraire est double, à la fois discours sur le monde et discours sur l'institution littéraire, il ne manque pas de souligner la filiation avec les intuitions sartriennes.

Les liens établis par l'auteur de Qu'est-ce que la littérature? entre l'autonomisation de la sphère littéraire au 19^e siècle et les nouveaux rapports du littéraire et de l'idéologie "anticipent] étonnamment sur la problématique la plus actuelle" reconnaît Dubois²⁸. Sartre a déjà compris que "lorsque la littérature se constitue en activité sociale spécifique, c'est pour transférer à sa forme esthétique la nature de son service idéologique²⁹".

Chaque génération, estime Sartre, se caractérise par une vision du monde distinctive et des rapports propres avec le public, au gré des personnalités et des talents en présence. Mais le succès objectif d'une génération repose sur l'aptitude de ses écrivains à répondre aux exigences de la situation historique. L'oeuvre objectivement réussie serait une réponse aux pressions particulières de l'époque à laquelle on écrit: "Il ne s'agit pas de choisir son époque, mais de se choisir en elle³⁰." Et c'est par une "écriture de la praxis" que l'auteur des Chemins de la liberté entend répondre aux exigences de sa propre situation, telle qu'il la conçoit.

28. Dubois, op. cit., p. 20.

29. Ibid., p. 21.

30. Jean-Paul Sartre, Qu'est-ce que la littérature?, Paris, Gallimard, 1948, coll. "Idées", p. 288.

La deuxième guerre mondiale amène Sartre et Beauvoir à faire le point sur leurs rapports au monde; ils découvrent que leur situation privilégiée leur a masqué l'état réel des choses: l'oppression, les conflits sociaux, la crise politique. Au cours des années 30, écrit Sartre, la génération confiante de l'après-guerre avait reçu le ciel sur la tête; elle avait refusé de s'inquiéter du cours des événements jusqu'à ce que, brusquement, elle fût devenue la génération de l'entre-deux-guerres.

La génération littéraire, de son côté, était l'héritière de traditions hétérogènes - celle des chantres de l'épopée bourgeoise, ces romanciers qui avaient commencé d'écrire avant 1914, celle des surréalistes et des humanistes radicaux-socialistes dont les oeuvres étaient postérieures à 1918: "... toutes ces influences en se combinant venaient à composer autour de nous l'idée la plus étrange, la plus irrationnelle, la plus contradictoire de la littérature³¹", déclare Sartre. Conceptions contraires du roman, de la littérature, confusion des genres, mystique de l'écriture, intemporalité des sujets romanesques, telle était l'ambiance au moment où les jeunes auteurs mûrissaient

31. Ibid., p. 248.

leurs premiers romans.

Au sein de cette société et de cette institution littéraire coupées de la réalité historique puis violemment confrontées à elle, Sartre attribue au romancier un rôle particulier: au moment même où l'angoisse, la privation, la violence le pressent de toutes parts, il doit affronter sans ambages les circonstances dans lesquelles il se trouve plongé et se situer par rapport à elles.

Contraints par les circonstances à découvrir la pression de l'histoire (...), jetés par la dureté des temps dans ce délaissement d'où l'on peut voir jusqu'aux extrêmes notre condition d'homme, nous avons une tâche, pour laquelle peut-être, nous ne serons pas assez forts (...), c'est de créer une littérature qui rejoigne l'absolu métaphysique et la relativité du fait historique. (...) Ces questions que notre temps nous pose et qui resteront nos questions sont d'un autre ordre que l'évasion devant l'éternel ou l'abdication devant le "processus historique": comment peut-on se faire homme dans, par et pour l'histoire? Est-il une synthèse possible de notre conscience unique et irréductible et de notre relativité? Quelle est la relation de la morale avec la politique? Comment assumer, outre nos intentions profondes, les conséquences objectives de nos actes?³²

Pour sonder ces problèmes qui sont les nôtres, les techniques romanesques léguées par les aînés et empruntées au 19^e siècle sont totalement inadéquates, poursuit le philosophe. Le survol, les événements racontés

32. Ibid., p. 269.

au passé, le récit de la vie individuelle depuis des repères fixes, l'auteur garant de son récit ne sauraient correspondre aux exigences d'une situation radicalement différente; expressions du temps immuable, de l'existence prévisible et toute digérée d'avance, ces techniques constituent un refus du changement, de la singularité de chaque époque, de l'irréductibilité des destins individuels. Malgré la longueur du passage, je laisse à Sartre le soin de réfuter, à sa façon inimitable, la technique traditionnelle.

Au lieu que nos prédécesseurs croyaient se tenir en dehors de l'histoire et s'étaient élevés d'un coup d'aile à des cimes d'où ils jugeaient les coups en vérité, les circonstances nous avaient replongés dans notre temps; comment donc eussions-nous pu le voir d'ensemble, puisque nous étions dedans? Puisque nous étions situés, les seuls romans que nous pussions songer à écrire étaient des romans de situation, sans narrateurs internes ni témoins tout-connaissants; bref il nous fallait, si nous voulions rendre compte de notre époque, (...) peupler nos livres de consciences à demi lucides et à demi obscures, dont nous considérerions peut-être les unes ou les autres avec plus de sympathie, mais dont aucune n'aurait sur l'événement ni sur soi de point de vue privilégié (...).

Les romans de nos aînés racontaient l'événement au passé, la succession chronologique laissait entrevoir les relations logiques et universelles, les vérités éternelles (...). Mais nous, (...) nous ne voulions pas délecter notre public de sa supériorité sur un monde mort et nous souhaitions le prendre à la gorge; que chaque personnage soit un piège, que le lecteur y soit attrapé et qu'il soit jeté d'une conscience dans une autre, comme d'un univers absolu et irrémédiable dans un autre univers pareillement absolu, qu'il soit incertain de l'incertitude même des héros,

inquiet de leur inquiétude, débordé par leur présent, pliant sous le poids de leur avenir, investi par leurs perceptions et par leurs sentiments comme par de hautes falaises insurmontables, qu'il sente enfin que chacune de leurs humeurs, que chaque mouvement de leur esprit enferment l'humanité entière et sont, en leur temps et en leur lieu, au sein de l'histoire et malgré l'escamotage perpétuel du présent par l'avenir, une descente sans recours vers le Mal ou une montée vers le Bien qu'aucun futur ne pourra contester.

(Nos prédécesseurs) avaient opté pour l'idéalisme littéraire et nous présentaient les événements au travers d'une subjectivité privilégiée; pour nous, le relativisme historique, en posant l'équivalence a priori de toutes les subjectivités, rendait à l'événement vivant toute sa valeur (...). Ils pensaient donner à la folle entreprise de conter une justification au moins apparente en rappelant sans cesse dans leurs récits, explicitement ou allusivement, l'existence d'un auteur; nous souhaitons que nos livres se tinssent tout seuls en l'air et que les mots, au lieu de pointer en arrière vers celui qui les a tracés, oubliés, solitaires, inaperçus, fussent des toboggans déversant les lecteurs au milieu d'un univers sans témoins...³³

{ Le subjectivisme, ce refus des "narrateurs internes (et des) témoins tout-connaissants", cette "équivalence a priori de toutes les subjectivités", vise le réalisme absolu - un perpétuel présent où les personnages, abandonnés à leur sort, forgeant pas à pas leur propre destin dans un monde désormais étranger et hostile, deviennent les sosies du lecteur.

33. Ibid., p. 270-3, 275-6.

Ce faisant, le romancier scelle entre lui et son public une union indéfectible. Je cède encore une fois la parole à Sartre, dans la seule crainte que l'exégèse n'enlève à ses propos leur saveur et leur tranchant.

J'ai montré (...) comment ceux qui choisissent de raconter du point de vue de l'histoire faite cherchent à nier leur corps, leur historicité et l'irréversibilité du temps. Ce saut dans l'éternel est l'effet direct du divorce que j'ai signalé entre l'écrivain et son public. Inversement, on comprendra sans peine que notre décision de réintégrer l'absolu dans l'histoire s'accompagne d'un effort pour sceller cette réconciliation de l'auteur et du lecteur que les radicaux et les ralliés avaient déjà entreprise. Quand l'écrivain croit avoir des ouvertures sur l'éternel, il est hors de pair, il bénéficie de lumières qu'il ne peut communiquer à la foule infâme qui grouille au-dessous de lui, mais s'il en est venu à penser qu'on ne s'évade pas de sa classe par les beaux sentiments, qu'il n'y a nulle part de conscience privilégiée et que les belles-lettres ne sont pas des lettres de noblesse, s'il a compris que le meilleur moyen d'être roulé par son époque c'est de lui tourner le dos ou de prétendre s'élever au-dessus d'elle et qu'on ne la transcende pas en la fuyant mais en l'assumant pour la changer, c'est-à-dire en la dépassant vers l'avenir le plus proche, alors il écrit pour tous et avec tous, parce que le problème qu'il cherche à résoudre avec ses moyens propres est le problème de tous³⁴.

Au niveau de l'instance narrative, le choix esthétique de Simone de Beauvoir, la correspondance rigoureuse avec le personnage, constitue donc une affirmation idéologique consciente et délibérée. Car en

34. *Ibid.*, p. 276-7.

élevant ce précepte au rang de règle fondamentale, l'auteur des Mandarins souscrit de toute évidence à ses fondements essentiels tels qu'explorés par Sartre, à savoir la nécessité pour l'individu de se définir par rapport à la conjoncture historique - d'éprouver jusqu'au bout sa situation, de l'assumer pleinement pour mieux travailler à la transformer - et le devoir, comme écrivain, de participer à cet effort par des moyens spécifiquement littéraires - non simplement en plongeant le lecteur dans le bouillonnement de son époque, mais en y plongeant résolument avec lui par la pratique d'un "subjectivisme absolu"³⁵.

Si le partage des idées et la communauté d'intention entre Sartre et Beauvoir me paraissent indubitables à ce niveau général, il reste que Les Mandarins n'est pas L'Age de raison, Le Sursis ou La Mort dans l'âme; chaque roman a sa propre structure narrative issue des idiosyncrasies de l'auteur au moment où il conçoit son oeuvre. Il convient donc d'examiner de plus près la structure narrative des Mandarins, dans ce qui fait sa singularité.

Sont déjà posés les protagonistes Henri et Anne, les deux "sujets" du roman, qui se distinguent

35. Ibid., p. 275-6.

des autres personnages non par une supériorité ou une prescience quelconques, mais par leurs attributs narratifs: c'est par le filtre de ces deux sensibilités que le récit parvient au lecteur. Deux sensibilités, donc deux univers narratifs à explorer et à opposer; de cette mise en parallèle surgira sans nul doute un nouvel ordre d'affirmations idéologiques.

Un coup d'oeil sur la répartition des chapitres en dit déjà long. La parfaite symétrie du roman frappe d'abord: deux tomes de longueur identique, comprenant chacun sept alternances de discours entre Henri et Anne. En termes de pages, le discours d'Henri occupe 52% du roman, celui d'Anne, 48%. Tout semble indiquer une rigoureuse équivalence des discours.

Ce bel équilibre est cependant contesté lorsqu'on aborde les tomes comme des entités autonomes. La première tranche du roman débute avec le discours d'Henri - la première moitié du premier chapitre - et finit également avec lui au chapitre cinq; entre ces deux épisodes, la première moitié du chapitre deux et l'ensemble du chapitre trois sont consacrés à Henri - au total, 65% de ce premier tome. L'inverse se produit dans la deuxième tranche, où le discours d'Anne s'enfle et assure 61% du texte - les chapitres six et douze d'ouverture et de clôture, plus les chapitres huit et

dix. Si Henri a le privilège de l'entrée en matière, Anne, indubitablement, a le mot de la fin. Reste à voir quelles valeurs sont incarnées dans chacun des "sujets" et quelle est la portée de ces fluctuations discursives.

Tableau de répartition des chapitres

TOME 1		TOME 2	
<u>Henri</u>	<u>Anne</u>	<u>Henri</u>	<u>Anne</u>
1a	1b	7	6
2a	2b	9	8
3	4	11	10
5			12
<hr/>	<hr/>	<hr/>	<hr/>
316 p. (65%)	173 p. (35%)	191 p. (39%)	300 p. (61%)

Ensemble du roman: Henri 517 p. (51.7%)
Anne 473 p. (48.3%)

Henri est d'abord et avant tout un jeune écrivain. Journaliste, nouvelliste, romancier, dramaturge, il éprouve tour à tour les gratifications et les tourments de l'écriture. Dans Les Mandarins, il connaîtra aussi bien la griserie du succès que les faux départs et l'abandon de la plume. En même temps qu'elle le consacre à la littérature, Simone de Beauvoir investit Henri d'un immense goût de vivre - goût des voyages, des ambiances, des amitiés, des

femmes.

Le personnage ne s'arrête pas là. Par-delà ces déterminations premières, Henri incarnera le combat moral de l'engagement forcé: il est l'individu que ses convictions acculent à l'action politique, faute d'alternative; l'homme qui cède par culpabilité plutôt qu'il n'adhère à une cause.

Henri oscillera donc entre l'écriture et la vie privée d'une part, et l'engagement politique de l'autre. Ce sont des options antagonistes, irréciliables, toutes deux exigeant le don entier de soi. S'il choisit, à son corps défendant, l'action politique, Henri se voit forcé de renoncer à la littérature et aux loisirs; s'il opte pour la vie privée et l'écriture, sa mauvaise conscience lui empoisonne l'existence.

Le premier tome des Mandarins est une peinture détaillée de ce dilemme, la chronique d'une pénible venue à l'engagement. Au premier chapitre, ce réveillon de paix de 1944, Henri exulte à la pensée de retrouver les joies d'antan.

Oui, la guerre était finie: du moins pour lui; ce soir c'était une vraie fête; la paix commençait, tout recommençait: les fêtes, les loisirs, le plaisir, les voyages, peut-être le bonheur, sûrement la liberté³⁶.

36. Simone de Beauvoir, Les Mandarins I, Paris, Gallimard, 1954, p. 11.

Il rêve de partir pour le Portugal et de liquider une liaison ancienne qui lui pèse depuis un an. Cependant, Robert Dubreuilh réclame sa participation au mouvement politique qu'il s'apprête à lancer.

La Résistance était une chose, la politique une autre. C'était loin de passionner Henri, la politique. Et il savait ce que signifiait un mouvement comme celui qu'envisageait Dubreuilh : comités, conférences, congrès, on parle, on parle; et il faut sans fin manoeuvrer, transiger, accepter des compromis boiteux; temps perdu, concessions rageuses, sombre ennui, rien de plus rebutant³⁷.

Henri, qui a "changé depuis 39", sait qu'il ne suffit plus d'avoir le coeur à gauche, que l'action, désormais, doit se substituer aux voeux pieux, qu'il faut "payer de sa personne"; il consent par conséquent à une participation minimale: "Non, Henri ne se sentait pas le droit de se défilier; il essaierait seulement de limiter les frais³⁸".

Le voyage de conférences au Portugal en compagnie de Nadine Dubreuilh marque une première tentative pour renouer avec le passé. L'arrivée à Lisbonne réveille chez Henri les espoirs les plus fous - "le passé était au rendez-vous³⁹" - pour les anéantir aussitôt. La consternation succède au mirage d'opulence: les masses

37. Ibid., p. 19.

38. Ibid., p. 18-9.

39. Ibid., p. 140.

crèvent dans des quartiers insalubres, impossible d'oublier un instant cette misère. Pris en main par de vieux révolutionnaires portugais, Henri effectue d'incessantes tournées d'horreurs - "impossible de se défil⁴⁰" - pendant que Nadine lui garde rancune des parties de plaisir ratées. A la veille du départ, Henri prend conscience de l'échec de son entreprise.

Pourquoi ne retrouvait-il pas ce goût brûlant et tendre qu'avait eu autrefois sa vie? (...)
C'est au-dedans de lui que quelque chose manquait. Il ne savait plus bien ce que voulaient dire les vieux mots: bonheur, plaisir⁴¹.

Constat final: "Le passé ne se recommence pas; le passé ne se recommencera pas⁴²".

De retour à Paris, Henri plonge joyeusement dans ses affaires - son roman qui vient de paraître, le journal qu'il dirige, le germe d'un second roman. Dubreuilh le sollicite à nouveau; il voudrait qu'Henri fasse de L'Espoir l'organe de son mouvement politique. Henri refuse: ce qui fait la force du journal, c'est précisément son indépendance. A ces considérations éthiques s'ajoute la question financière: en s'inféodant au S.R.L., L'Espoir courrait droit à la faillite.

40. Ibid., p. 145.

41. Ibid., p. 154.

42. Ibid., p. 158.

Lorsque Dubreuilh revient à la charge avec une garantie de soutien financier, le débat moral d'Henri est relancé. Il se reproche sa frivolité et sa mauvaise volonté. Ses goûts et ses réticences ne sont-ils pas égoïstes, criminels même, alors que le devoir des hommes de bonne volonté est d'assurer la paix à n'importe quel prix et de construire le socialisme?

De nouveau la sarabande se déchaîna dans la tête d'Henri. Il tenait à ce journal; et ses soucis à propos de la guerre, de la paix, de la justice n'étaient pas des fariboles. Pas question de jeter tout ça par-dessus bord; et cependant il était un écrivain, il voulait écrire. Jusqu'ici il s'était débrouillé pour tout concilier tant bien que mal; plutôt mal. S'il cédait à Dubreuilh, il ne s'en tirerait plus. Alors que faire? céder? ne pas céder? Agir? écrire⁴³?

Autour de lui, il voit l'esprit de la Résistance s'effriter: les communistes donnent dans le sectarisme, le S.R.L. de Dubreuilh démarre difficilement, la jeunesse - Lambert, Vincent, Sézenac, Nadine - se gaspille faute d'idéaux, des résistants de la première heure parlent de sacrifices inutiles et d'une France moribonde. Exténué, désabusé, Henri décide de céder L'Espoir au S.R.L. Son indépendance et ses envies personnelles, l'écriture même n'ont plus de sens; du moins sauve-t-il sa conscience en se ralliant à Dubreuilh.

43. Ibid., p. 236.

Pour de vrai, Paris avait été détruit et tout le monde était mort à la guerre. "Moi aussi", se dit Henri. Et après? ce n'est pas gênant d'être mort si on renonce à faire semblant de vivre. Une seule consigne: agir. Agir en équipe, sans s'occuper de soi, semer, encore semer, ne jamais récolter. Agir, s'unir, servir, obéir à Dubreuilh, sourire à Samazelle. Il téléphonerait: "Le journal est à vous." Servir, s'unir, agir⁴⁴.

Au chapitre cinq, Henri a troqué l'écriture pour l'action et la culture politiques depuis un bout de temps déjà. Après Hiroshima, il songe même à s'inscrire au Parti communiste - le renoncement ultime de la volonté individuelle - mais ne peut s'y résoudre. Alors qu'il reprend la plume, malgré ses résolutions, coup de théâtre à L'Espoir: forcé de recourir aux largesses du mécène pressenti par Dubreuilh quelques mois auparavant, il s'aperçoit avec stupeur que cette subvention n'est pas aussi désintéressée que son ami le lui avait laissé entendre. Au contraire, le bailleur de fonds a des exigences précises; Henri a le choix entre la capitulation et la faillite.

Dubreuilh, son maître à penser, son meilleur ami, l'a donc trahi! Même lorsqu'il affronte le mari d'Anne et qu'il apprend que ce dernier n'est sans doute pas aussi blâmable qu'il se l'était imaginé, Henri reste

44. Ibid., p. 263.

profondément blessé. A ses yeux, Dubreuilh demeure coupable d'un abus de confiance; il s'est servi de l'amitié d'Henri pour faire pression sur lui, il n'a jamais songé qu'à ses propres intérêts.

Henri finit par se tirer d'affaire provisoirement grâce à Lambert; une certaine froideur marque cependant leurs rapports et Henri se le reproche. Il continue de collaborer avec Dubreuilh, il le défend contre les attaques des communistes, mais c'est une solidarité imposée par la situation politique.

Du côté affectif, Henri veut plus que jamais rompre avec sa compagne de dix ans, mais n'ose pas poser de gestes définitifs; les ruses et la mauvaise foi de Paule lui font horreur, en même temps qu'il se culpabilise de sa désaffection. Il considère qu'il n'a rien su apporter à Nadine au cours de leur brève liaison et il promet de se racheter auprès de Josette, au mépris de ses scrupules.

Ce premier tome s'achève sur les révélations de Scriassine et de Peltov au sujet des camps de travail soviétiques. Si ces propos sont vrais, songe Henri, l'URSS n'incarne plus le triomphe sur l'oppression, la voie d'accès à une société plus juste, le marchepied du socialisme, en un mot, le seul espoir de toutes les gauches de la terre. Il ne reste plus qu'à dénoncer publiquement la

supercherie. Faute de preuves solides, Dubreuilh refuse de s'engager plus avant. Henri a le scepticisme moins facile; pour lui, tout est remis en question, le sort de l'humanité comme le sens de ses propres entreprises.

Au tome 2, le dilemme d'Henri se mue en crise, puis en révolte, cependant que le discours d'Anne s'enfle et domine largement l'espace romanesque. Une exclamation adressée à Lambert au chapitre sept résume assez bien les tourments d'Henri.

Vous me faites marrer! Vous êtes tous là à attendre des choses de moi: que j'entre au P.C., que je le combatte, que je sois moins sérieux, que je le sois davantage, que je renonce à la politique, que je m'y consacre corps et âme. Et tous vous êtes déçus, vous hochez la tête avec blâme⁴⁵.

Secoué par les passions que sa pièce a déchaînées, brouillé à jamais avec Dubreuilh et désavoué par le S.R.L. pour avoir divulgué l'existence des camps soviétiques, traîné dans la boue par les communistes, rejeté par Lambert, par Nadine, Henri se réfugie dans une vie privée tapageuse et mondaine aux côtés de Josette Belhomme: "... il pensa avec décision: "Qu'ils aillent tous chier!" Il ne devait rien à personne et il était en train de mettre tous les torts de son côté: c'était ça la vraie liberté⁴⁶".

45. Simone de Beauvoir, Les Mandarins II, Paris, Gallimard, 1954, p. 125.

46. Ibid., p. 175.

Il pousse cette attitude défiante jusqu'au faux témoignage (ch. 9); il ment pour sauver Josette et sa mère des conséquences de leur promiscuité avec des officiers allemands. Il ne lui reste plus qu'à démissionner du journal, où sa position s'avère désormais intenable. C'est à ce moment que, dépossédé de tout, Henri reçoit avec surprise une invitation de Dubreuilh; le chapitre s'achève sur un long tête-à-tête qui marque leur réconciliation.

Le chapitre onze constitue le dernier segment du discours d'Henri. Marié avec Nadine et père d'une petite fille, Henri se consacre exclusivement à l'écriture. Il a décidé de couper tous les ponts avec la politique; dans deux mois il part s'installer en Italie avec sa famille. Malgré les réitérations de Dubreuilh, il refuse toute affiliation à saveur politique, entre autres la mise sur pied d'un grand hebdomadaire de gauche; cantonné une fois pour toutes dans sa vie privée, il veut consolider sa relation avec Nadine et écrire.

Il épouse néanmoins la cause des députés malgaches, une affaire qui lui tenait déjà à coeur avant qu'il ne quitte L'Espoir. De fil en aiguille, il accepte une action limitée, la présidence du Comité de défense des Malgaches.

Dubreuilh a profité de l'occasion pour nouer de nouveaux contacts politiques; ces activités, ainsi que les arguments incessants qu'il déploie pour rallier Henri à ses projets agacent ce dernier en même temps qu'ils jettent le trouble en lui. Au bout de quelques semaines de ruminations, le départ projeté revêt une allure de fuite et d'exil. Henri s'aperçoit que l'éloignement et la carrière d'écrivain ne lui garantiront pas la paix d'esprit qu'il convoite, n'aboliront jamais sa curiosité et son angoisse devant les événements; ils l'empêcheront tout simplement d'intervenir. Cette brusque réalisation le fait revenir sur sa décision : "La solitude qui l'étouffait ce soir, cette muette impuissance, ce n'est pas ce qu'il voulait. Non. Il n'accepterait pas de dire à jamais: "Tout se passe sans moi"⁴⁷".

Henri va donc s'efforcer de trouver un compromis réaliste entre les obligations qu'il se sent et ses goûts personnels, un mode d'action à sa mesure : "Faire quelque chose, ne fût-ce que parler, c'était mieux que de rester assis dans son coin avec ce poids obscur sur le coeur"⁴⁸". Au dernier chapitre, Anne

47. Ibid., p. 490.

48. Ibid., p. 486.

rapporte qu'Henri propose des maquettes pour le fameux hebdomadaire de Dubreuilh...

Où, maintenant, situer le discours d'Anne par rapport à celui d'Henri? Réitération, renforcement du premier ou, au contraire, opposition à lui? Au terme de cette mise en parallèle, on pourra cerner avec précision l'enjeu idéologique des Mandarins.

Si le discours d'Henri témoigne d'un conflit entre les obligations morales - l'action politique - et les projets personnels de l'intéressé, celui d'Anne m'apparaît comme une graduelle et douloureuse prise de conscience de soi et de sa place dans le monde. L'entreprise est clairement articulée: deux tomes, deux étapes. La première de ces étapes correspond à la vie pour autrui; la suivante, à la découverte de soi.

Dans le tome un, qui correspond aux six premiers chapitres du roman, le discours d'Anne est un discours second. Second parce qu'il succède à celui d'Henri, parce qu'il occupe beaucoup moins d'espace que lui - 35% du volume - parce que la narratrice, enfin, se relègue à l'arrière-plan de son propre discours.

Anne formule certains goûts, certaines préoccupations, mais se retient de leur accorder une réelle importance: "C'est moi, tout juste moi, c'est-à-dire

personne⁴⁹". Cette passivité exacerbe son angoisse et la rend dépendante d'autrui, aussi n'est-ce pas un hasard si Anne cherche à justifier son existence en se rendant utile. Elle se concède de la valeur dans la mesure où elle contribue au bien-être de ses proches: son mari, sa fille, quelques amis, ses patients même, car elle est psychanalyste.

Anne n'a pas aussitôt énoncé un souci personnel - sa constante angoisse de la mort par exemple, incipit de son discours - qu'elle enchaîne invariablement avec l'histoire des autres: le danger qui menace Robert maintenant qu'il se trouve à la croisée des chemins, la destinée tragique de Diégo, premier amant de Nadine, les illusions de Paule, les tribulations du réfugié russe Scriassine. De son discours surgissent par conséquent des peintures saisissantes de ses intimes (Dubreuilh, Nadine), ainsi que d'autres portraits plus ou moins élaborés (Paule, Henri, Lambert, Scriassine, etc.) et plusieurs descriptions détaillées d'événements littéraires, politiques, mondains.

"Pour moi le monde, c'est lui⁵⁰", Dubreuilh, pivot de l'existence d'Anne, constitue son principal

49. Les Mandarins I, p. 46.

50. Ibid., p. 59.

interlocuteur et l'objet premier de ses pensées. Ecrivain célèbre et animal politique, Dubreuilh incarne, en un mot, l'intellectuel engagé. Anne retrace les étapes de cet engagement: l'enfance dans un lugubre village minier, le militantisme d'un père instituteur, l'adhésion au Parti socialiste jusqu'à sa dissolution, les années d'enseignement et d'écriture, la participation au mouvement antifasciste puis à la Résistance, le pressant désir, enfin, de s'immiscer à nouveau dans les affaires publiques, de se dissocier de la politique des blocs par la création d'une troisième force, un mouvement d'inspiration socialiste en sympathie avec le Parti communiste mais indépendant de lui. Dubreuilh investira une énergie monstre dans ce S.R.L. — à lui assurer une base idéologique et des appuis financiers, à recruter des collaborateurs, à préparer l'inauguration officielle. Il trouve encore le temps de lancer une revue littéraire, Vigilance, et de travailler à un essai sur le rôle de l'intellectuel. Charismatique, pragmatique, brillant, il semble dominer son entourage d'une tête; souverainement sûr de lui, il entraîne amis et associés dans le tourbillon de ses projets, à la qui-m'aime-me suive. Anne s'inquiète pour lui: risque-t-il d'abandonner définitivement la littérature pour la politique? Ses idées politiques seront-elles entendues ou Dubreuilh sera-t-il

taxé de vieux radoteur? S'il échoue, tout s'effondre...

Nadine occupe également une place de choix dans l'univers d'Anne. Cette attention particulière naît de la culpabilité de la mère, qui s'attribue la responsabilité du comportement agressif de sa fille: Anne se reproche de n'avoir pas assez aimé Nadine enfant, d'avoir vu en elle une usurpatrice, et de ne pas l'aimer assez aujourd'hui encore, malgré ses efforts. Nadine paraît consciente de l'ambivalence des sentiments de sa mère; en même temps qu'elle réclame d'Anne des marques d'affection, elle lui décoche des traits blessants et elle affiche un comportement provocant.

Paule, la compagne d'Henri, fait l'objet d'un troisième portrait, en vertu d'une longue amitié qui la lie à Anne. Elles n'ont plus guère d'intérêts communs, mais Anne éprouve de la pitié pour cette femme passive et maladivement attachée à un compagnon devenu indifférent. La description de la narratrice est teintée de compassion et de révolte devant le spectacle de l'amoureuse déchue qui voit son monde s'effondrer et qui ne peut faire face à cette réalité dévastatrice; elle se superpose à la perception de l'amant, Henri, qui alterne entre la rancune et la culpabilité.

Ce dernier aussi meuble les pensées d'Anne, à intervalles irréguliers. Jeune et débordant de projets,

il est le meilleur ami de Dubreuilh et il est plus ou moins lié avec Nadine; Anne a pour lui une grande sympathie. Mieux que quiconque, elle devine les tensions qui habitent Henri et elle s'inquiète des pressions que son mari exerce sur le jeune homme.

Ainsi Anne se cantonne-t-elle dans la passivité et la relativité. Sa peur de l'avenir, sa hantise de la vieillesse, son profond désabusement, sa culpabilité d'être vivante et indemne alors que tant d'autres ont côtoyé sous l'Occupation des horreurs sans nom, elle se garde de les explorer en profondeur; elle se tourne plutôt vers autrui, s'inquiète pour eux, se réfugie dans leurs fantasmes et leurs besoins.

- Au deuxième tome, la situation est renversée et le discours d'Anne passe au premier plan; discours d'ouverture et de clôture, il s'étale sur quatre chapitres (six, huit, dix et douze) pour occuper 61% de l'espace textuel.

Voici qu'Anne débarque aux Etats-Unis pour une tournée de conférences de plusieurs mois, un voyage sur lequel elle a longuement hésité et qu'elle a bien failli refuser. Nouveau-Monde, nouvelle vie... Il s'agit effectivement d'un tournant dans l'existence de la narratrice.

Au terme de ses engagements, elle se découvre amoureuse de Lewis Brogan, un écrivain de Chicago qu'elle

a rencontré brièvement au cours de l'hiver et qu'elle relance, par désœuvrement et par curiosité, quelques jours avant son départ. Ce coup de foudre réciproque arrache Anne à sa résignation, son angoisse, ses doutes sur elle-même: "comme si toute ma vie avait été une longue maladie dont j'étais en train de me guérir⁵¹". La gratuité de cet amour lui confère le sentiment inédit de sa valeur: "Il suffisait que je sois juste ce que j'étais et un désir d'homme me changeait en une parfaite merveille⁵²". Elle qui s'était prématurément résignée à la vieillesse et à la décrépitude, elle redécouvre avec émoi les plaisirs du corps. Elle ressuscite littéralement: "...j'ai senti que ma vie me quittait, ma vieille vie avec ses soucis, ses fatigues, ses souvenirs usés. Lewis a serré contre lui une femme toute neuve⁵³".

Anne décide de s'engager dans une liaison avec Brogan. Elle opte pour une double vie, un va-et-vient entre Vieux-Pays et Nouveau-Monde, car si elle refuse de renoncer à l'amour de Lewis, elle n'envisage pas un instant de quitter Dubreuilh - "ma vie que j'avais bâtie pendant vingt ans et sur laquelle il n'était pas

51. Les Mandarins II, p. 40.

52. Ibid., p. 41.

53. Ibid., p. 55.

question de me poser de question⁵⁴".

Anne reprend pied dans sa "vieille vie", le monde de Dubreuilh, de Nadine, de Paule: "Pauvreté, inquiétude: aucun doute, j'étais chez moi⁵⁵". Elle donne à voir un Dubreuilh bouleversé par les attaques des communistes et par l'affaire des camps; elle est témoin de la liaison orageuse de Nadine et de Lambert et de l'éclatement du couple; elle s'apitoie sur la souffrance de Paule. Et elle souffre elle-même :

"...je n'en tenais pas moins à Robert pour avoir rencontré Lewis; et la présence de Robert, si immense fût-elle, ne comblait pas l'absence de Lewis⁵⁶". Elle a pourtant décidé que sa place était aux côtés de Dubreuilh; les voyages à Chicago, malgré qu'ils occupent un espace plus large (56% du discours d'Anne au deuxième tome), ne seront que des moments privilégiés, des échappées.

Les événements dramatiques de l'automne et de l'hiver vont capter l'attention d'Anne, la soustraire quelque peu à son obsession de Lewis et à ses remords. Elle assiste, impuissante, à la brouille entre Henri et

54. Ibid., p. 58.

55. Ibid., p. 61.

56. Ibid., p. 62.

Dubreuilh, rupture qui se solde par la dissolution du S.R.L. et par une crise chez Dubreuilh; il renonce à la politique et à la littérature. Paule, qui a tenté par tous les moyens de raviver l'intérêt d'Henri, sombre brusquement dans la folie; Anne se charge de lui procurer des soins.

Enfin, dans la deuxième partie de ce chapitre huit, Anne retourne à Chicago. Avec Lewis, elle descendra le Mississippi en bateau, puis ils séjourneront au Mexique et au Guatemala avant de regagner les Etats-Unis. Ce n'est pas un voyage de tout repos; entre les moments d'euphorie, Anne subit les sautes d'humeur d'un Lewis qui s'accommode mal de leur type de liaison, qui lui en veut profondément de cette double vie qu'elle mène à ses dépens à lui. A New York, à Rockport, la sourde rancune de Brogan se mue en hostilité et en reproches; Anne alterne entre la terreur, le désespoir et la colère. Peu à peu, ils réussiront à s'expliquer et Lewis dira: "J'ai essayé de moins vous aimer: je n'ai pas pu." Et lorsqu'ils se quittent: "Je ne vous ai jamais tant aimée⁵⁷".

Le chapitre dix enchaîne avec l'arrivée à Paris. Dubreuilh s'est réconcilié avec Henri et il a recommencé d'écrire, Nadine et Henri ont renoué, Paule semble guérie.

57. Ibid., p. 357.

Anne reçoit douloureusement la confirmation d'une intuition antérieure: Dubreuilh n'a pas besoin d'elle, il se suffit parfaitement. Pourquoi alors n'irait-elle pas vivre auprès de Lewis, qui souhaite si ardemment sa présence?

Quelquefois, l'an dernier entre autres, j'avais voulu me donner de l'importance; mais même alors je savais que dans tous les domaines qui comp- taient pour Robert, je ne lui étais d'aucun se- cours; en face de ses vrais problèmes, il était toujours seul. Là-bas il y avait un homme qui avait faim de moi, j'avais ma place entre ses bras, ma place restait vide: pourquoi? Je tenais à Robert de toutes mes forces, j'aurais donné ma vie pour lui mais il ne me la demandait pas, au fond il ne m'avait jamais rien demandé; la joie que m'apportait sa présence ne concernait que moi (...). M'installer à Chicago, venir ici de temps en temps; ce n'était pas tellement impos- sible, après tout; Robert me sourirait à chaque arrivée comme si nous n'avions jamais été sépa- rés, à peine s'apercevrait-il que je ne respi- rais plus le même air que lui. Quel goût aurait ma vie sans lui? ça, c'était difficile à imaginer; mais je connaissais trop celui de mes jours à venir si je les passais ici: un goût de remords et d'absurdité, parfaitement intolérable⁵⁸.

Anne se prépare à risquer le tout pour le tout: si elle déchiffre dans la première lettre de Lewis un appel, elle renoncera à sa "vieille vie" pour aller s'installer avec lui. La lettre vient enfin, tendre et gaie, sans l'ombre d'une sollicitation urgente. Il n'y a plus qu'à attendre à l'an prochain: onze mois, neuf mois... Henri et

58. Ibid., p. 357.

Nadine se marient, Paule se transforme en mondaine et l'invitation de Lewis arrive enfin: il convie Anne à un été sur les bords du lac Michigan.

Les retrouvailles sont différentes cette fois. Anne interroge Lewis avec effroi: il ne l'aime donc plus? La réponse de Brogan vient, calme et détachée; il ne l'aime plus, c'est vrai, mais il lui conserve toute sa sympathie, rien ne les empêche de passer ensemble un très bel été. Ce séjour sera pour Anne une longue agonie: abattement, révolte, faux espoirs, torrents de larmes. A l'heure du départ, elle est résignée quoique toujours amoureuse; reverra-t-elle Lewis un jour?

Le chapitre de clôture est très court, neuf pages à peine. Anne est de retour depuis quinze jours, silencieuse et lasse à mourir.

Je pensais: "Le monde est vaste, inépuisable, on n'a pas assez d'une existence pour s'en saouler!" Et je le regarde avec indifférence, il n'est plus qu'un immense exil (...). Je ne vois plus rien à faire sur terre. Mon métier, quelle plaisanterie! comment oserais-je empêcher une femme de pleurer, obliger un homme à dormir? Nadine aime Henri, je ne compte plus pour elle. Robert a été heureux avec moi comme il l'aurait été avec une autre ou seul (...). Il me regrettera, bien sûr; mais il n'est pas doué pour les regrets et d'ailleurs il sera bientôt sous terre, lui aussi. Lewis avait besoin de moi; j'ai pensé: "Il est trop tard pour commencer, trop tard pour recommencer", je me suis donné des raisons, toutes les raisons m'ont quittée; il n'a plus besoin de moi. Je tends l'oreille: pas un appel, nulle part. Rien ne me défend contre cette petite fiole qui m'attend au fond de la boîte à gants⁵⁹.

59. Ibid., p. 495-6.

Anne refuse pourtant le suicide, dans un ultime sursaut. Elle songe aux remords que son geste infligerait à son mari, à sa fille, à Lewis. Elle s'en remet provisoirement à ses proches.

Je me dis que puisqu'ils ont été assez forts pour m'arracher à la mort, peut-être qu'ils sauront m'aider de nouveau à vivre. Ils sauront sûrement. Ou on sombre dans l'indifférence, ou la terre se repeuple; je n'ai pas sombré. Puisque mon coeur continue à battre, il faudra bien qu'il batte pour quelque chose, pour quelqu'un. Puisque je ne suis pas sourde, je m'entendrai de nouveau appeler. Qui sait? peut-être, un jour serai-je de nouveau heureuse. Qui sait?⁶⁰

La résolution d'Anne ressemble davantage à un timide espoir qu'à une victoire décisive. L'élément positif de cet itinéraire introspectif, un regard franc sur soi, n'abolit pas la profonde dépendance ^{à l'égard} d'autrui, la tendance à la passivité.

Ces comptes rendus auront permis de dégager les lignes de force du roman. Henri incarne la vocation de l'écriture et la réticence face à l'engagement politique. L'écriture constitue un but positif, une source de gratification; l'engagement politique est perçu comme une obligation morale, la rançon d'une bonne conscience. Au premier tome, Henri se résigne à l'action politique; au second, il se cabre, il pousse jusqu'à la rupture avec toutes

60. Ibid., p. 501.

ses anciennes valeurs. Lorsqu'il retâte de la politique, conscience oblige, il est déterminé à respecter ses goûts et ses limites.

Le discours d'Anne est ni plus ni moins une représentation de l'univers féminin, fondée sur l'image que la narratrice renvoie d'elle-même et sur les portraits qu'elle brosse des vies de femme qui croisent la sienne. Elle observe avec minutie sa fille Nadine et son amie Paule; chez d'autres - Claudie, Guite, Dorothy, etc. - elle ne retient que certains traits. Toutes ces femmes vivent dans le monde de l'affectivité et du paraître, des créatures passives ou des ogresses. Anne seule est à la fois sympathique, sophistiquée, sincère; elle n'en accuse pas moins une insécurité et une dépendance viscérales. Au terme du roman, elle parvient à une meilleure connaissance de sa personne - ses faiblesses, ses besoins, ses priorités - mais cette lucidité l'accule presque au suicide! Elle s'accroche pourtant, dans l'espoir que "quelque chose, quelqu'un" viendra la soustraire à sa prostration...

Dubreuilh, le formidable Dubreuilh, domine tellement le récit par la force de sa personnalité qu'on perd de vue son statut réel; il n'est pas un "sujet", mais bien un figurant dans le discours de chacun des narrateurs. A tour de rôle, Henri et Anne

sont forcés de se définir par rapport à lui, de s'arracher à leur fascination et d'asseoir leur réalité personnelle, et c'est avec eux que le lecteur est convié à cheminer.

Un débat sur-le rôle de l'intellectuel de gauche d'une part, une exploration de la condition féminine de l'autre, voilà dans quelles sphères thématiques se joue Les Mandarins. Le premier élément renvoie d'abord au discours d'Henri, le second essentiellement au discours d'Anne.

La longueur et la disposition de chacun de ses discours livrent à leur tour des renseignements importants. On a vu que le discours d'Henri domine le premier tome et celui d'Anne, le second. Au débat sur l'engagement politique se greffe donc une seconde problématique, celle de la condition féminine, qui lui vole la vedette. Malgré qu'il continue de fournir au récit des événements hauts en couleur - la rupture Henri-Dubreuilh, la crise morale d'Henri et son faux témoignage, la dissolution du S.R.L., la réconciliation des deux amis - le débat écriture-engagement perd de son urgence et de son acuité au deuxième tome; il se survit dans des tranches de discours plus courtes (191 pages, contre 316 au premier tome), moins fréquentes (3 manifestations, contre 4 au premier tome), et moins bien mises en évidence

(discours d'ouverture et/ou de clôture du tome).

N'oublions pas non plus que le ténor de l'engagement politique est Robert Dubreuilh, et que d'un point de vue narratif il se trouve en position subalterne. Le premier narrateur, Henri, est réfractaire à l'action politique; Anne, pour sa part, est fermement apolitique. La prépondérance du discours politique au premier tome est rendue possible par l'effacement d'Anne, qui se fait ni plus ni moins la biographe de son mari, bien qu'elle s'en défende⁶¹; lorsqu'elle entreprend de s'approprier son discours, l'engagement politique perd peu à peu un porte-parole important.

Le bilan des deux discours narratifs est donc une dévalorisation du politique. Où se situe cette vision du monde par rapport au modèle sartrien? On sait que la pratique du subjectivisme absolu répond à la nécessité historique de se situer par rapport à son époque, d'assumer sa situation pour mieux la transformer, de vivre } "dans, par et pour l'histoire". La correspondance rigoureuse avec le personnage plonge le lecteur dans la brutalité de l'instant présent et le confronte irrémédiablement à son époque; à travers les personnages, ledit lecteur est sommé de faire le point

61. Les Mandarins I, p. 301.

sur sa propre situation. Par là le romancier se solidarise avec son public et se réconcilie avec lui après une période de délaissement. Le négativisme figé des surréalistes ou le recul cher aux écrivains bourgeois ont creusé un écart entre le romancier et ses lecteurs, affirme Sartre; lui, il est dans la galère avec eux.

Sartre concrétise ses aspirations et ses exigences dans le roman de l'engagement. Pour les protagonistes des Chemins de la liberté, se situer correspond à une prise de conscience subjective de leurs rapports avec le monde, accompagnée d'un engagement au niveau collectif. Mathieu et Brunet, les figures saillantes de cette tétralogie inachevée, incarnent tous deux l'aboutissement à cet idéal, le premier en passant de la "liberté pour rien" à l'action concertée contre l'occupant, le second en découvrant, par-delà le sacerdoce de la Cause, son individualité.

A la fin des années 40, Sartre s'engage lui-même dans l'action politique, comme s'il lui fallait, pour assurer sa crédibilité, calquer le comportement de ses héros. Dans des notes inédites, il confie: "...si je préconise une position idéologique, aussitôt des gens me poussent à l'action: Qu'est-

ce que la littérature? me conduit au R.D.R.⁶² Simone de Beauvoir, qui craignait que son compagnon ne gaspille là un temps précieux, se fit répondre par lui "qu'il ne pouvait pas prêcher l'engagement et se dérober quand l'occasion s'en offrait"⁶³.

Dans Les Mandarins, Beauvoir opte quant à elle pour un itinéraire distinct, personnalisé, à même une base commune avec Sartre. Comme lui, Beauvoir manifeste le désir de lier son sort à celui du monde dans lequel elle évolue, de se situer par rapport à son époque, et de serrer le lecteur au plus près dans cette entreprise. Par contre, elle témoigne d'une extrême réserve face à l'engagement politique, qu'elle s'abstient de prôner; elle explore en même temps d'autres avenues: le monde de la création littéraire et l'univers féminin, où l'on retrouve, sur le mode romanesque, les théories du Deuxième Sexe. Bref, Les Mandarins se situe dans la foulée des

62. La Force des choses I, p. 207-8. Le R.D.R. est le Rassemblement démocratique et révolutionnaire, un mouvement - et non un parti - visant le regroupement de la gauche non communiste, sous l'égide de David Rousset et Georges Altman, entre autres, et que Sartre avait rallié, plus ou moins de son plein gré comme on peut voir. Le S.R.L. des Mandarins s'inspire manifestement du R.D.R. quant à sa structure et à ses idéaux. L'échec des deux mouvements résulte également de dissensions internes, quoique pour les détails la fiction diffère de la réalité.

63. Ibid., p. 206.

Chemins de la liberté par son effort d'appropriation d'une situation particulière et par son désir de rapprochement avec le lecteur; Beauvoir s'écarte toutefois du modèle sartrien par son refus de converger sur l'engagement politique et par le développement simultané d'une thématique hautement personnelle.

Le mode de relation des événements pratiqué dans Les Mandarins relance la question de la position beauvoirienne au sein de l'institution littéraire. D'une part, Beauvoir réitère son parti pris de continuité et de rupture avec le modèle sartrien; d'autre part et indépendamment de cette problématique première, il semble que sa façon de raconter ait heurté tant les traditionalistes que certains éléments de l'avant-garde littéraire.

Les Mandarins privilégie la parole. Le discours d'Anne est un long monologue, entrecoupé d'innombrables dialogues avec autrui. L'indirect libre d'Henri est un discours fortement personnalisé dans lequel l'intervention du narrateur véritable est masquée au maximum; il s'agit davantage d'une variante stylistique du monologue que d'un propos revendiqué par une instance extérieure au récit. Ce discours est lui aussi truffé de dialogues, de ces scènes où les intellectuels "parlent

de leurs idées, discutent et ratiocinent⁶⁴."

L'illusion mimétique est amplifiée par l'emploi de la langue parlée dans les dialogues et d'un ton informel dans certains segments du discours narrativisé. Des tours populaires comme "la bouffe", "les canards", "casser le morceau", surgissent de toutes les bouches; même un Dubreuilh abuse des "ça" ("Ça n'est pas une affaire de droit⁶⁵"). Certains, Nadine et Vincent par exemple, utilisent volontiers des tournures plus argotiques.

- Ah! je sais de quoi il retourne, dit Nadine avec indifférence. Ce pauvre con a filé vingt mille balles à Sézenac pour qu'il lui vende des poèmes de lui; tu parles que Sézenac n'allait pas s'amuser à lui fournir de l'inédit⁶⁶.

- Salut les voyageurs! dit Vincent gaiement; il siffla d'admiration: "Comment que tu es fringuée!"⁶⁷

Et malgré leur facture très classique dans l'ensemble, le monologue d'Anne et le discours indirect libre d'Henri adoptent fréquemment un ton décontracté, qui épouse le flot même de la pensée dans son jaillissement spontané, sans le tamisage d'une conscience

64. Ibid., p. 342.

65. Les Mandarins I, p. 178.

66. Ibid., p. 282.

67. Ibid., p. 158.

linguistique "normalisatrice". Ainsi des phrases hachées ou tronquées accusent l'émotion du "sujet".

Il dessina un bouquet. Qui était-il? Qui retrouvait-il après cette longue absence? C'est difficile, du dedans, de se définir et de se limiter (...). La sincérité, c'était la seule originalité qu'il dût viser, la seule consigne qu'il eût à s'imposer. Il ajouta une fleur à son bouquet. Ce n'est pas si facile d'être sincère. Il n'envisageait pas de se confesser. Et qui dit roman dit mensonge. Ah! il verrait ça plus tard⁶⁸.

C'était moi, ce n'était plus moi, il faisait nuit noire, tout était très loin. Je serrai la fiole. J'avais peur. Mais de toute mon âme, je voulais vaincre la peur. Je la vaincrai. Je boirai. Sinon tout recommencera. Je ne veux pas⁶⁹.

Ces "effets de parole" sont des gages supplémentaires de "l'authenticité" de la correspondance avec le personnage et visent à resserrer d'autant plus le contact avec le lecteur. Dès lors, le mode de relation privilégié par l'auteur des Mandarins devient un corollaire de la loi narrative élaborée avec Sartre: c'est un procédé de réitération, de renforcement du subterfuge narratif.

Mais Simone de Beauvoir use aussi de cette riche mimésis discursive pour subvertir discrètement le modèle sartrien. Elle lui permet de recourir à

68. Ibid., p. 82.

69. Les Mandarins II, p. 497.

l'ellipse - d'étaler son récit sur une période de presque quatre ans, de décembre 1944 à l'automne 1948 - tout en feignant une intimité constante avec le lecteur. Dans Les chemins de la liberté, Sartre allie la focalisation interne multiple à une conception assez particulière de la temporalité; il ne se contente pas d'adopter le point de vue de son "sujet", il se colle à lui comme une ombre, il l'accompagne pas à pas, inlassablement, à l'intérieur d'unités temporelles plus ou moins courtes⁷⁰. La consigne: ne rien résumer, ne rien omettre. Un tel pari présente toutefois de sérieux inconvénients au niveau stylistique - donc aux niveaux conatif et phatique; là où Sartre frôle l'enlissement, Beauvoir jette du lest et préserve l'intérêt du lecteur.

Par-delà la problématique du dialogue avec Sartre, Les Mandarins occupe au sein de l'institution littéraire un espace incertain, en marge du classicisme des aînés comme de l'avant-garde. Nathalie Sarraute reproche à Simone de Beauvoir le traditionnalisme de son mode de relation, l'alternance entre le monologue intérieur et le dialogue, alors que les puristes lui font grief de ses écarts de langage. A la première, Beauvoir réplique qu' "on dénature [la parole] si on l'enkyste dans la

70. L'Age de raison, 48 heures; Le Sursis, 7 jours; La Mort dans l'âme, 3 jours puis 11 jours.

continuité d'un monologue intérieur" et qu' "il-faut inventer des moyens qui aident le romancier à mieux dévoiler le monde mais non l'en détourner pour le cantonner dans un subjectivisme maniaque et sans vérité"⁷¹ ; aux seconds, elle répond :

Quant au style des Mandarins, il plaît ou il ne plaît pas, mais c'est souvent d'une manière académique qu'on l'a critiqué, comme s'il existait un "beau style" en soi, et que je m'en sois écartée. J'ai fait exprès de me tenir proche du langage parlé. J'écris autrement ces mémoires. A un récit qui relate un passé figé, une certaine rigueur convient. Mais mon roman se proposait d'évoquer l'existence dans son jaillissement et j'ai souhaité que mes phrases s'accordent à ce mouvement⁷².

"Je rêvais maintenant à de vastes romans engagés"⁷³, confie Simone de Beauvoir sitôt L'Invitée achevé en 1941. Dans Le Sang des autres (1945), puis dans Tous les hommes sont mortels (1946), ses héros éprouvent la futilité d'une morale personnelle abstraite et découvrent que seule la participation active - le don de soi - aux questions saillantes de leur époque peut conférer un sens à l'existence. Jean Blomart est amené à réviser son repliement sur lui-même: il organisera des missions

71. La Force des choses I, p. 372.

72. Loc. cit.

73. La Force de l'âge II, p. 637.

de sabotage contre l'occupant allemand; Fosca, le voyageur des siècles, mesure l'abîme entre son détachement d'immortel et l'opiniâtreté de certains compagnons de route - entre autres, le jeune révolutionnaire, Armand-commis à des causes spécifiques et aiguillonnés par le sentiment de leur finitude.

Les Mandarins s'inscrit-il dans la lignée de cette valorisation du geste politique? L'étude des procédés narratifs marque la première étape d'une vérification interne axée sur le système des personnages. Les techniques narratives retenues par l'auteur des Mandarins et la façon dont elle les exploite servent à mettre en valeur un ensemble particulier de parti pris et de réticences, aussi bien face à l'objet décrit que par rapport à certaines normes littéraires.

La correspondance rigoureuse avec le personnage et un mode de relation des événements à visée mimétique, credo commun de Sartre et de Beauvoir renvoient d'abord à Qu'est-ce que la littérature? L'objectif de ces pratiques, explique Sartre, est de plonger le lecteur dans l'âpreté de son époque et de l'inciter à prendre position: qu'en assumant pleinement sa situation, il se perçoive dorénavant comme un artisan de sa transformation. Cet inexorable hic et nunc atteste en outre la solidarité du romancier avec son public; dépouillé de

son omniscience et de sa suffisance, défroques bourgeoises, l'écrivain renoue avec son lecteur, affirme une communauté d'expérience et d'entreprise avec lui.

Sur cette base idéologique, Simone de Beauvoir élabore le projet suivant: une discussion du rôle politique de l'intellectuel - il s'agit bien d'un débat, voire même d'une contestation, et non d'une apologie - assortie d'une caractérisation de l'univers féminin.

Les Mandarins accuse dès lors une divergence de pensée entre Beauvoir et Sartre. Ayant restreint la notion d'engagement au militantisme et prôné ce type d'intervention, l'auteur des Chemins de la liberté et de Qu'est-ce que la littérature? saute lui-même dans l'arène politique. A partir des mêmes convictions fondamentales que son compagnon, Beauvoir remet en cause la validité de cet engagement chez l'intellectuel: les réticences et les tergiversations d'Henri, premier narrateur des Mandarins, l'apolitisme d'Anne, narratrice à la première personne, signalent à tout le moins une absence de valorisation de la dimension politique. Simultanément, l'envahissement du vécu au féminin constitue une seconde rupture avec la thématique "existentialiste" consacrée; pour Beauvoir, il s'agit aussi de l'inauguration d'un nouveau cycle romanesque inspiré des recherches du Deuxième

Sexe.

Double rupture thématique avec le roman sartrien, rupture stylistique de surcroît dans la mesure où l'auteur des Mandarins déroge à la "pureté" de la mimésis sartrienne par la restriction du nombre des sujets focalisateurs et par un fréquent recours à l'ellipse temporelle - masquée ou compensée par la multiplication des dialogues et l'informalité du ton en général, qui recréent l'illusion mimétique.

La prolifération dialogique et la proximité de la langue parlée vont par ailleurs soulever l'ire à gauche et à droite au sein de l'institution littéraire: l'intrusion des dialogues irritera l'avant-garde, l'usage de la parole heurtera les tenants du "beau style". Oeuvre charnière donc, que Les Mandarins, au confluent du récit de guerre de la fin des années 40, de facture classique, et de "l'anarchie" du Nouveau roman.

Si l'analyse des procédés narratifs livre les véritables objets du discours beauvoirien et souligne l'écart idéologique entre Les Mandarins et d'autres modèles, notamment le modèle sartrien, dès lors que l'on cherche à qualifier les objets cernés, il faut emprunter des avenues nouvelles et complémentaires. Après avoir repéré le rôle de l'intellectuel et l'univers féminin

comme lieux de dissension et d'affirmation idéologique dans le roman, encore faut-il en conjuguer le paradigme pour remplir de signification ces objets dont on a cerné le contour.

Chapitre 2

Les procédés descriptifs

Une première observation des personnages met en lumière les fondements idéologiques des Mandarins: une conception de l'écriture et de l'écrivain proches des positions sartriennes, à même un projet romanesque qui s'écarte des canons "existentialistes". Si l'on a pu, au moyen des procédés narratifs, cerner les contours de ce projet - un débat sur l'engagement politique de l'intellectuel et un discours sur la condition féminine - reste toutefois à en parfaire le sens. Quelle vision du rôle de l'intellectuel et quelle image de l'existence au féminin l'ensemble des personnages concourt-il à créer? Comment sont fabriquées ces représentations, sur quel assemblage d'éléments reposent-elles? Il s'agit, bref, de soumettre les personnages au crible d'une analyse complémentaire, signalétique ou descriptive, qui explore plus avant leur contribution au roman et contribue à préciser la portée idéologique de celui-ci.

Cette démarche descriptive s'inspire des intuitions de Philippe Hamon sur le signifié du personnage⁷⁴. Dans la foulée des Lotman, Greimas, Jakobson et Lévi-Strauss, Hamon conçoit les personnages comme des constructions, des échafaudages de traits distinctifs.

74. Philippe Hamon, "Pour un statut sémiologique du personnage", dans Poétique du récit, Paris, Seuil, 1977, p. 115-180.

Ces "étiquettes sémantiques" hétéroclites s'érigent en système générateur de sens par les relations qu'elles entretiennent les unes avec les autres, relations de ressemblance ou d'opposition.

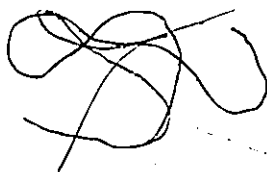
Le problème crucial de l'analyse du signifié [explique Philippe Hamon] sera donc de repérer, de trier et de classer les axes sémantiques fondamentaux pertinents qui permettent la structuration de l'étiquette sémantique de chaque personnage comme de l'ensemble du système⁷⁵.

Telles seront les limites de ce projet descriptif: le repérage des axes sémantiques majeurs et une détermination de leur logique combinatoire.

On aura effectué, au préalable, la recension des éléments du corpus. En tout et pour tout, Les Mandarins donne à voir, "en chair et en os", une soixantaine d'intervenants. Ce chiffre ne tient pas compte d'une quarantaine d'"invisibles", référents fictifs (Lafaurie, cadre du Parti communiste; Mauvanes, éditeur, etc.) ou authentiques (de Gaulle, Salazar, de Lattre) qui fonctionnent essentiellement comme effets de réel. Sur la base de la fréquence de leurs interventions dans le récit ("les phrases prononcées par eux ou sur eux"⁷⁶) et de leur distribution

75. Ibid., p. 129.

76. Welleck et Warren, La Théorie littéraire, cité par P. Hamon, ibid., p. 125.



tout au long de celui-ci, on peut sommairement répartir les personnages "visibles" en trois catégories: principaux, secondaires, épisodiques. Le tableau suivant fait état de cette classification.

Intervenants directs

a) personnages principaux:

Anne, Dubreuilh, Henri, Nadine, Paule

b) personnages secondaires:

Josette Belhomme, Lucie Belhomme, Claudie de Belzunce, Marie-Ange Bizet, Lewis Brögan, Julien, Lachaume, Lambert, Lenoir, Luc, Samazelle, Scriasine, Sézenac, Trarieux, Vincent, Louis Volange

c) personnages épisodiques:

Bennett, Bert, les Cange, Chancel, Charlier, la compagne de Trarieux, Mendoz dos Viernas; Myriam,

Nancy et Philipp Davies, Dorothy, Dudule, Evelyne, M. Lambert, Lysa, Maria, Laure Marva, Mercier, Méricaud, Moltberg; Ellen, Dick et Jack Murray, Ned, Jean Patureau, les Pelletier, Perlène, Preston, George Peltov, Ruéri, Savière, Teddy, Tournelle, Maître Truffaut, Guite Ventadour, Vernon, Huguette Volange, Willie, Yvonne

Personnages référentiels

a) fictifs:

D^r Baumal, les Benson, Borel, Bourgoïn, Brioux, le capitaine allemand, Fauchois, Félix, Flamand, Amour Harsine, Joly, Lafaurie, Malefilatre, Mauvanes, Joséphine Mièvre, Gérard Patureau, Peulèvey, Picard, Poncelet, Richeterre, Romieux, Rosa, Salève, Diégo Serra, M. Serra et sa maîtresse

b) réels:

i) personnalités historiques:

Bidault, Cachin, Carmona, de Gaulle, de Lattre, Franco, Hitler, Jaurès, von Runstedt, Salazar, Staline, Thorez, Wallace

ii) personnalités artistiques:

Damia, la Malibran, Edith Piaf, Django Reinhardt, Aragon, Duhamel, Thomas Mann, Mauriac

Henri et sa compagne Paule se manifestent dès les premières lignes du roman; sur leurs talons surgissent les Dubreuilh - Anne, Robert, Nadine. Ces intervenants de la première heure seront les figures centrales d'un récit assumé tour à tour par Henri et par Anne. La majorité des personnages secondaires se trouvent aussi conviés au réveillon de Noël qui rassemble les figures centrales du récit chez Paule - Lambert, Vincent, Sézenac, Luc, Scriassine, Lachaume, Lenoir, Julien, Claudie - de même que quelques personnages épisodiques - Chancel, Preston, les Cange, les Pelletier. Voilà, réduit à sa plus simple expression, le monde des Mandarins: quelques amis de longue date, des collègues de travail, des camarades de Résistance, des relations littéraires. Quant aux personnages secondaires absents des agapes inaugurales, Volange et Samazelle sont tout de même évoqués au cours de la soirée; Marie-Ange Bizet et Trarieux apparaîtront au troisième chapitre, Lucie Belhomme au quatrième, Josette au cinquième et Lewis Brogan au sixième, c'est-à-dire au tome deux. Seuls Brogan et ses amis américains font bande à part; ils renvoient exclusivement à Anne.

Le repérage des axes sémantiques majeurs exige l'établissement d'une étiquette sémantique pour chacun des personnages et la mise en parallèle de ces fiches

descriptives. On procédera selon le programme suggéré par Tzvetan Todorov et repris par Philippe Hamon:

... décomposer chaque image en traits distinctifs, et mettre ceux-ci en rapport avec les traits distinctifs des autres personnages du même récit. On [obtient] ainsi un nombre réduit d'axes d'opposition dont les diverses combinaisons regroupent ces traits en faisceaux représentatifs des personnages⁷⁷.

Les axes suivants, à mon avis, sont caractéristiques des Mandarins: l'activité intellectuelle, l'activité littéraire, l'activité politique, la dimension amoureuse et la description physique.

L'activité intellectuelle est au coeur de ce roman: on le sait avant même que d'en tourner la première^{page}. Le titre Les Mandarins identifie d'un coup les protagonistes du récit et leur sphère d'activité⁷⁸. Un coup d'oeil à l'endos du premier tome, si l'on dispose de l'édition courante en Folio, dissipe toute espèce d'équivoque. Dans l'extrait choisi, une femme chagrine

77. Hamon, op. cit. p. 129.

78. Le choix du titre est une histoire en elle-même. Beauvoir avait d'abord porté son choix sur Les Survivants, pour marquer l'échec de la Résistance et le retour de la domination bourgeoise, un titre qu'elle jugea finalement trop hyperbolique (Henri le conservera pour sa pièce). Les Suspects, qui soulignait l'équivoque de la condition d'écrivain, avait été utilisé ailleurs. Les Griots rappelait la caste de sorciers africains - aussi bien poètes, musiciens et forgerons - avec laquelle Sartre et Beauvoir se sentaient des affinités; il fut jugé trop ésotérique. Enfin Claude Lanzmann proposa Les Mandarins. (La Force des choses II, p. 35).

se fait tirer les vers du nez par un interlocuteur perspicace. "C'est Scriassine, [dit-elle] en riant, il m'a expliqué que les intellectuels français étaient foutus." De plus, en Folio, les photos qui ornent la couverture de chaque tome sont éloquentes: d'une part, la terrasse des Deux Magots à Saint-Germain-des-Prés, "ce petit périmètre parisien qui allait devenir, allait redevenir, dès 1945 et pour une dizaine d'années, le centre absolu de toute vie littéraire et culturelle française et internationale⁷⁹"; d'autre part, son équivalent new yorkais, le Upper West Side à la 44^e rue, où l'on trouve l'Hôtel Algonquin, rendez-vous de littérateurs américains dès les années 20.

De son propre aveu, Beauvoir souhaitait évoquer la couleur de son existence personnelle au lendemain de la Deuxième guerre. "Nous (les intellectuels) étions, dit-elle, une espèce à part, à laquelle on conseille aux romanciers de ne pas se froter⁸⁰". Henri, Anne, Dubreuilh sont des intellectuels, de même, que Lambert, Vincent, Scriassine, Lachaume, Julien, Le noir, Volange, Charlier, Méricaud, Mauvanes et j'en passe. Lewis, l'amant américain, et plusieurs de ses

79. Annie Cohen-Solal, Sartre, Paris, Gallimard, 1985, p. 348.

80. La Force des choses I, p. 361.

amis, Murray en particulier, sont aussi du nombre.

La condition d'intellectuel est une donnée irrévocable, quelles que soient les trajectoires morales ou politiques des personnages. Tantôt Dubreuilh annonce qu'il abandonne l'écriture, tantôt il affirme que les intellectuels n'ont plus aucun rôle à jouer, ce sont des humeurs passagères. Malgré son faux témoignage, sa démission du journal et son retrait de l'activité politique, Henri n'en demeure pas moins un fleuron de l'intelligentsia, au même titre que Volange, le "salaud de droite", Lambert, son jeune émule, Scriassine, Julien, Lenoir, qui changent tous d'allégeance^{général} au niveau politique. La vocation intellectuelle transcende également la nationalité - Scriassine est Russe, Brogan et Murray, Américains, Diégo, Espagnol - et l'âge: le roman réunit trois générations d'intellectuels - les réputations faites (Dubreuilh, Charlier, Scriassine), les étoiles montantes (Henri, Volange), la relève (Lambert, Vincent, Peulevey).

Cette carrière ne franchit pas, par contre, la barrière des sexes. A l'exception d'Anne, les femmes sont exclues du sacerdoce ou, si d'aventure elles pratiquent un métier intellectuel, elles sont tournées en dérision. Il suffit d'évoquer Marie-Ange Bizet, l'apprentie journaliste à la voix geignarde et aux rêves

de succès instantané, qui pose des questions "idiotes", qui fait d'Henri un "sous-Rastignac pour midinettes" dans l'entrevue qu'elle publie de lui, qui s'introduit frauduleusement chez les Dubreuilh en se faisant passer pour une femme de ménage. Même Anne, l'exception qui confirme la règle, n'est pas une intellectuelle de la trempe de Dubreuilh ou d'Henri: l'exercice de son métier a cessé de la stimuler, elle ne nourrit aucune ambition sur le plan professionnel. Elle se borne à discuter des entreprises littéraires et politiques d'autrui, en particulier celles de son mari, à servir, bref, d'interlocutrice et de témoin à ce dernier, cela même dont elle se défend au chapitre 4. Autres exclus: le politicien Samazelle, Trarieux, le millionnaire de la chaussure et mécène du S.R.L., Preston, l'agent américain, le cercle Belhomme, une certaine faune autour de Lewis Brogan.

Etroitement liée à l'activité intellectuelle - associée en gros aux mêmes personnages - la création littéraire fait l'objet d'une attention toute particulière dans Les Mandarins. Chez Henri, chez le Dubreuilh des souvenirs d'Anne, le métier d'intellectuel - enseignement, journalisme, critique des idées - constitue

un gagne-pain (encore faut-il des dispositions!); la création littéraire, qui tient lieu tout à la fois de miroir, d'échappatoire et de gage d'immortalité, est l'activité qui confère à l'existence son sens véritable.

Dubreuilh, Henri, Lambert, Scriassine, Lenoir, Julien, Volange, Lewis sont des intellectuels-écrivains, Guite Ventadour, une romancière professionnelle, Diégo Serra, Peulevey, Philipp Davies, des intellectuels-écrivains en herbe; Joséphine Mièvre, René Douce, Maria, Faule, le grand vieillard du chapitre 10 courtisent la muse sans succès. Les genres pratiqués incluent le roman, la nouvelle, l'essai, les mémoires, la poésie, le théâtre.

Dans ce foisonnement d'efforts créateurs, d'oeuvres couronnées, d'échecs plus ou moins retentissants, il s'agira de déterminer les valeurs auxquelles la littérature est associée: que veut-on faire d'elle? quelles sont les oeuvres réussies et, inversement, les oeuvres ratées?

Dubreuilh affirme au premier chapitre que ce qui compte avant tout, c'est l'avènement du socialisme. La littérature doit servir la révolution, quitte à s'effacer devant elle s'il le faut. "A certains moments, d'autres formes d'action sont plus urgentes", déclare Dubreuilh, qui justifie ainsi son délaissement de

l'écriture au profit de l'action politique⁸¹. Anne affirme toutefois la primauté du littéraire chez son mari, par-delà ses rationalisations de militant.

Il tient à ce que cette oeuvre pèse, à ce qu'elle reste. Il a beau protester; il est avant tout un écrivain. Au commencement peut-être il ne songeait qu'à servir la révolution, la littérature n'était qu'un moyen; elle est devenue une fin, il l'aime pour elle-même, tous ses livres le prouvent, et en particulier ses mémoires qu'il ne veut plus publier; il les a écrits pour le plaisir d'écrire⁸².

... Ecrire c'est ce qu'il aime le plus au monde, c'est sa joie, c'est son besoin, c'est lui-même. Y renoncer, ça serait un suicide⁸³.

Quelle que soit sa prédilection, Dubreuilh écrit dans un dessein précis: "Il était convaincu que ses livres aidaient à bâtir l'avenir et que l'homme de demain les lirait⁸⁴". De dire Anne:

Dubreuilh donnait l'impression d'écrire capricieusement, pour son seul plaisir, des choses tout à fait gratuites; et pourtant, le livre fermé, on se retrouvait bouleversé de colère, de dégoût, de révolte, on voulait, que les choses changent. A lire certains passages de son oeuvre, on l'aurait pris pour un pur esthète; il a le goût des mots; et il s'intéresse sans arrière-pensée à la pluie et au beau temps, aux jeux de l'amour et du hasard, à tout; seulement il n'en reste pas là;

81. Les Mandarins I, p. 63.

82. Ibid., p. 65.

83. Ibid., p. 78.

84. Ibid., p. 76.

soudain vous vous trouvez jeté dans la foule des hommes et tous leurs problèmes vous concernent⁸⁵.

Dubreuilh posera aussi les bases d'une "esthétique de gauche". Dans un échange avec Henri au chapitre cinq, il soutient que la totalité de ce qui compte dans la vie d'un individu de gauche - les facettes intimes de son moi, sa sensibilité à la beauté, tout comme ses convictions de révolutionnaire - doit se manifester dans ses romans; reste à trouver le ton, la manière, l'équilibre des éléments.

On croirait que la gauche est condamnée à une littérature de propagande dont chaque mot doit édifier le lecteur! Bien sûr, si on fait du mergueilleux à propos de ces petites lumières⁸⁶ en oubliant ce qu'elles signifient, on est un salaud; mais justement: trouvez une manière d'en parler qui ne soit pas celle des esthètes de droite; faites sentir à la fois ce qu'elles ont de joli, et la lumière des faubourgs. C'est ça que devrait se proposer une littérature de gauche (...); nous faire voir les choses dans une perspective neuve en les remplaçant à leur vraie place; mais n'appauvrissons pas le monde⁸⁷.

Dubreuilh a pour sa part délaissé le roman; il se consacre au lancement d'une revue de gauche, Vigilance,

85. Ibid., p. 70.

86. Ce propos renvoie à un épisode du voyage au Portugal: le souper au bord du Tage. Alors qu'Henri est touché par les lumières des quartiers populeux au loin, Nadinne les dénonce comme un trompe-l'oeil puisqu'ils connaissent dorénavant la misère masquée par ce décor.

87. Les Mandarins I, p. 376.

dans laquelle il rédige des articles politiques, il travaille à un essai où il explore le rôle de l'intellectuel et celui de la littérature.

- J'écris un chapitre sur l'idée de culture (...), qu'est-ce que ça veut dire, ce fait que l'homme n'arrête pas de parler de soi? et pourquoi est-ce que certains hommes décident de parler au nom des autres: autrement dit qu'est-ce qu'un intellectuel? est-ce que cette décision n'en fait pas une espèce à part? et dans quelle mesure l'humanité peut-elle se reconnaître dans l'image qu'elle se donne d'elle-même?

- Et que concluez-vous? dit Henri; que la littérature garde un sens?

- Bien sûr⁸⁸.

La version finale de cet essai prend cependant le contre-pied de l'ébauche. Dans l'intervalle, Dubreuilh et Henri se sont brouillés, le S.R.L. s'est soldé par un échec. Lorsqu'Henri parcourt la conclusion de l'oeuvre, il est désarçonné par le revirement de Dubreuilh, qui conclut à l'impuissance de l'intellectuel français en même temps qu'il condamne la littérature et ses valeurs personnelles.

Plus tard, Dubreuilh va tempérer cette conclusion à l'emporte-pièce. Au moment de la réconciliation avec Henri, il avoue qu'il n'a jamais cessé d'écrire, qu'il a révisé encore une fois son opinion de la littérature, bref qu'il n'est pas parvenu à se convaincre

88. Ibid., p. 374.

lui-même. A la fin du roman, Dubreuilh mijote un nouveau projet par lequel il entend mettre la littérature au service du politique: un hebdomadaire de gauche à grand tirage - "un genre de boulot juste à notre mesure" - propose-t-il à Henri.

Henri, pour sa part, n'a d'autre credo littéraire que le désir de rendre la couleur de son existence personnelle. La dimension politique de ses oeuvres de fiction est le reflet de la façon dont il se situe dans le monde et dans son époque suite à certaines expériences, et non la marque d'un projet spécifiquement révolutionnaire.

La création romanesque constitue chez Henri un instinct et une passion; il prise plus que tout le chambardement des mots, le geste créateur: "il avait besoin d'écrire pour se sentir tout à fait vivant⁸⁹". Son premier roman, La Méaventure, paraît en 1934, suivi de quelques autres oeuvres; durant la guerre, il transpose son vécu en un nouveau roman qui connaîtra un vif succès. Au moment où la guerre achève - et que Les Mandarins commence - Henri n'a pas écrit depuis plus d'un an, journalisme oblige, et il grille d'envie de s'y remettre:

Oui, il avait hâte soudain de redevenir ce qu'il

89. Ibid., p. 226.

était, ce qu'il avait toujours voulu être: un écrivain. Il reconnaissait aussi cette joie inquiète: je commence un nouveau livre. Il allait parler de toutes ces choses qui étaient en train de renaître: les aubes, les longues nuits, les voyages, la joie⁹⁰.

C'est en compagnie d'Henri qu'on assiste à tous les moments d'une "vie littéraire": la griserie du projet, la genèse de l'oeuvre, le patient labeur, l'angoisse du verdict, l'euphorie du succès, les obligations sociales. Henri tente également d'expliquer à Nadine, de s'expliquer à lui-même, la mystérieuse alchimie de l'écriture:

On n'a pas tout à fait les mêmes choses à dire que les autres: on a sa vie à soi, ses rapports à soi avec les choses, avec les mots (...); quand il écrivait, il se sentait installé dans l'éternité; ce qu'il réussissait à couler dans des mots lui semblait sauvé, absolument.⁹¹

Si les autres ne comptent pas, ça n'a pas de sens d'écrire. Mais s'ils comptent, c'est énorme de susciter par des mots leur amitié, leur confiance; c'est énorme d'entendre résonner en eux ses pensées à soi.⁹²

Pourtant, Henri éprouvera toute la misère du monde à entreprendre son "roman gai" où il projette de rendre "le vrai goût de sa vie"; même qu'il aura renoncé à son activité d'écrivain au début du chapitre cinq. Cette abdication résulte d'une crise de conscience :

90. Ibid., p. 22.

91. Ibid., p. 151-2.

92. Ibid., p. 167.

l'obligation morale de se donner à la cause politique, bien qu'il n'en ait nullement envie, en tout cas pas dans le sens des attentes de Dubreuilh. L'écriture exige d'Henri une disponibilité mentale et physique, une totale liberté d'action, conditions qui lui sont niées par son engagement politique, tout réticent qu'il soit. En réponse aux questions de Dubreuilh, Henri intellectualise sa renonciation: "Mes petites histoires n'intéressent personne; et la grande histoire n'est pas un sujet de roman". Et il conclut: "Ce qu'il y a de personnel dans une expérience, ce sont des erreurs, des mirages. Quand on a compris ça, on n'a plus envie de la raconter⁹³".

Le goût d'écrire lui revient sans crier gare: il assiste un après-midi de vacances à une cérémonie de commémoration dans un village du Vercors; il entend l'histoire d'un village voisin où les Allemands, ayant enfermé les hommes et les femmes dans l'église pour les brûler vifs, avaient permis aux femmes de sortir; il se prend à imaginer le sort d'une survivante qui aurait aimé son mari, qui aurait trouvé odieuses les commémorations pour se donner bonne conscience, avec fanfare et discours. De retour à Paris, Henri écrit comme un

93. Ibid, p. 375.

forcené sa première pièce.

Sa plume ne tarira plus. Il remanie son "roman gai", écrit des nouvelles. Il s'est partiellement réconcilié avec lui-même et l'écriture lui sert d'exutoire.

En un sens, la littérature est plus vraie que la vie (...). Sur le papier on va jusqu'au bout de ce qu'on sent (...). Dans la vie sans cesse on se renie et les autres gens vous contredisent (...). Sur le papier, j'arrête le temps et j'impose au monde entier mes certitudes; elles deviennent l'unique réalité⁹⁴.

Outil de transformation sociale pour Dubreuilh, expérience cathartique pour Henri, la littérature a d'autres usages encore pour des gens comme Lambert ou Volange. Le premier voudrait que tous les écrivains fassent "de beaux livres"; il prie Henri de "montrer ce qu'il y a d'aimable sur cette terre". "On a bien le droit, dit Lambert, de se promener au bord de la mer sans s'inquiéter du prix des sardines⁹⁵". Il aspire à une littérature de quiétude et d'émotion esthétique. Volange abonde dans le même sens lorsqu'il prône une littérature "pure", où l'auteur écrit "gratuitement", "pour son seul plaisir", et s'affirme comme individu plutôt que comme membre d'une collectivité quelconque. Il échafaude de surcroît une théorie qui fait de la mauvaise conscience le moteur de la création artistique:

94. Ibid. p. 437.

95. Ibid., p. 224.

Mais si personne n'avait plus mauvaise conscience, si le mal disparaissait de la terre, l'art disparaîtrait aussi. L'art est une tentative pour intégrer le mal. Les progressistes organisés veulent supprimer le mal; ils condamnent l'art à mort.

Volange veut par là justifier ses conduites personnelles, hausser son opportunisme de collaborateur au rang d'erreur féconde.

Le "beau monde" littéraire, enfin, se distingue par la vacuité de sa réflexion sur la littérature, qui n'a d'égal que sa soif de célébrité. La résidence Belzunce est le théâtre des mondanités littéraires; lorsqu'Henri y prononce une allocution pour une oeuvre de bienfaisance, il s'acharne mentalement sur "l'affreuse engeance" d'écrivassiers et de pseudo-intellectuels qui se fait voir chez Claudie. Anne entretient de semblables pensées:

... on ne devine pas à vue de nez si quelqu'un a ou non du talent, mais on se rend vite compte s'il a de vraies raisons d'écrire: tous ces piliers de salon, ils n'écrivaient que parce qu'on peut difficilement faire autrement quand on tient à mener une vie littéraire, mais aucun d'eux n'aimait le tête-à-tête avec le papier blanc; ils désiraient le succès sous sa forme la plus abstraite, et malgré tout ce n'est pas la meilleure manière de l'obtenir. Je les trouvais aussi ingrats que leur ambition.

96. Ibid., p. 447.

97. Les Mandarins II, p. 372.

Cette empathie pour certains types de projets littéraires se précise avec la valorisation d'oeuvres particulières. On connaît déjà l'estime d'Anne pour l'oeuvre romanesque de Dubreuilh; cette haute opinion est partagée par Scriassine au premier chapitre - "Ce qu'il y a de remarquable dans l'oeuvre de Dubreuilh, c'est qu'il a su concilier de hautes exigences esthétiques avec une inspiration révolutionnaire⁹⁸" - et par Guite Ventadour au quatrième. Les livres d'Henri reçoivent également un accueil favorable de part et d'autre: Anne, Lambert, Scriassine, le communiste Lachaume vantent les mérites du roman des années de guerre; la presse ne tarit pas d'éloges, à gauche comme à droite. La pièce Les Survivants suscite quant à elle de vives polémiques. Les Dubreuilh sont enthousiastes - "c'est ce que vous avez fait de meilleur, ça c'est du vrai théâtre!" - Volange est malveillant; Lambert, dégoûté. Le public et la critique ont des avis partagés; on laisse entendre que l'indignation est la marque d'une mauvaise conscience.

Chez les personnages secondaires, Scriassine, le Russe exilé, commande un certain respect. Tout le monde, semble-t-il, a lu son fameux Paradis rouge, qui

98. Les Mandarins I, p. 52.

met en lumière le totalitarisme soviétique, mais c'est Vienne la brune, un "témoignage passionné" sur l'Autriche nazie, qui émeut Anne. Dans un hall d'hôtel, un vieillard rescapé d'un camp de travail accoste Scriassine pour le remercier de ce livre.

Anne a aussi des commentaires bienveillants pour la fiction de Lewis Brogan, l'écrivain américain. "On sentait à travers ses récits qu'il ne se reconnaissait aucun droit sur la vie et que pourtant il avait toujours eu passionnément envie de vivre: ça me plaisait ce mélange de modestie et d'avidité⁹⁹".

Henri, lui, s'enthousiasme pour un manuscrit soumis à Vigilance par le jeune Peulevey. La discussion engagée autour de ce texte met en relief les valeurs littéraires prônées par la revue. Peulevey fait état de son enfance en Indochine et, partant, de son opposition au régime colonial. A Lambert qui reproche à Vigilance de ne publier que des textes "farcis de politique" au détriment de récits "simplement beaux ou poétiques", Henri répond que la littérature "pure" n'a pas de sens pour lui, qu'on ne saurait isoler la littérature du cours du monde, qu'elle témoigne par conséquent du politique comme de tout le reste. "On sent l'Indochine, on sent

99. Les Mandarins II, p. 14.

ce que c'est qu'un colon, et en même temps, on sent une enfance¹⁰⁰", dit-il du manuscrit de Peulevey.

Inversement, les nouvelles de Lambert s'avèrent cérébrales, impersonnelles. Son projet de "dire les choses dans leur insignifiance et de les sauver uniquement par la manière de les dire" n'est pas sanctionné par Henri :

Le défaut de tes nouvelles, c'est que tu avais choisi de ne rien raconter. Si tu parlais de tes expériences comme [Peulevey] parle des siennes, tu ferais peut-être un truc excellent¹⁰¹.

Frustré devant "les écrivains qui se croient chargés de mission", Lambert se laisse plutôt séduire par les propos de Volange, l'apôtre de la littérature pure et de l'art comme intégration du mal. Les deux s'associent pour lancer une revue littéraire conforme à leurs préceptes, Les Beaux Jours. Lambert n'y publiera qu'une seule nouvelle, apparemment fort mauvaise : ses ambitions en prennent un coup. Un article malhonnête pour saluer la parution du dernier roman d'Henri consacre la déchéance littéraire de cet ex-ami.

Son nouveau mentor, Volange, n'impressionne guère non plus, même s'il réussit à tirer un roman de

100. Les Mandarins I, p. 434.

101. Loc. cit.

ses élucubrations. L'ouvrage a beau être nul, il propage selon Henri une morale pernicieuse.

Le livre de Volange était une grosse misère; mais il avait lancé un slogan bien ingénieux: "Intégrer le mal." Avoir été collabo, c'était s'être abreuvé aux fécondes sources de l'erreur; un lynchage dans le Missouri, c'était le péché donc la rédemption; bénie soit l'Amérique pour tous ses crimes et vive le plan Marshall. Notre civilisation est coupable; c'est son plus haut titre de gloire. Vouloir réaliser un monde plus juste, quelle grossièreté¹⁰²!

Sur le modèle du jeune Lambert, deux anciens amis de Dubreuilh et d'Henri se signalent par leur chute dans la médiocrité. Julien, l'ex-poète précocé, l'avant-gardiste bouffon, signe un compte rendu élogieux de la "grosse misère" de Volange; Lenoir, son vieux complice, se couvre de ridicule dans le rôle de poète communiste. Henri assiste à la lecture publique de son "chef-d'oeuvre en quatre actes et six tableaux", une interminable tirade en alexandrins dans laquelle un jeune homme au coeur pur déjoue les tentations bourgeoises; le spectacle est chahuté, c'est le charivari total.

Autre cible de dérision: les efforts littéraires des femmes, pour peu qu'elles prennent la plume dans Les Mandarins. Nadine se tord de rire devant le manuscrit que Madame Joséphine Mièvre - son vrai nom - porte chez

102. Les Mandarins II, p. 434.

Vigilance. Maria, la folle qui échoue chez Lewis Brogan au cours d'une fugue de l'asile, évoque le livre qu'elle rédige et qu'elle n'arrive pas à terminer. Paule, la compagne en disgrâce, se met à pondre d'étranges écrits, des "formes neuves" qui "ne se laissent pas cataloguer". Après une cure psychiatrique, elle récidive pour témoigner de son expérience: des pages vides et fades, déclare Anne, pressentie comme lectrice. Seule Guite Ventadour tire son épingle du jeu comme auteur: on lui concède des romans "adroits". Mais quelle pimbêche! Un pilier de salon qui chante ses propres louanges en l'absence d'un entourage averti. Le roman compte une dernière figure littéraire de sexe féminin, Claudie de Belzunce. Bien qu'elle n'écrive pas, son rôle de dame patronesse l'associe étroitement au monde des lettres: à tout ce qu'il a de prétentieux, de factice, de vulgaire. Son salon, ses soirées-bénéfice, son prix littéraire n'attirent que les arrivistes et les minables; la vraie littérature est ailleurs, affirment Anne et Henri.

Les femmes et la création ne font apparemment pas bon ménage, de la même façon que l'activité intellectuelle a un sexe. Règle générale, les femmes n'écrivent pas, et les exceptions n'ont guère la main heureuse. Anne manifeste une passion pour la littérature assortie

d'un excellent sens critique, mais ce n'est pas un hasard; garante de la supériorité des oeuvres de Dubreuilh, d'Henri, de Scriassine et de Brogan, elle doit tout de même asseoir une certaine crédibilité. Dans une moindre mesure, ce principe s'applique aussi à Nadine, fille, maîtresse et épouse d'intellectuels-écrivains.

Un scénario semblable prévaut dans le domaine politique. Pas l'ombre d'une femme dans ce qui constitue un des grands axes du roman! A un moment donné, Nadine professe le désir de s'inscrire au Parti communiste; on devine qu'elle vise essentiellement à exaspérer son entourage. Marie-Ange Bizet s'inscrit effectivement, mais réussit tout juste à faire rire d'elle. Alter ego de Dubreuilh et narratrice de son odyssée politique, Anne partage bien entendu les convictions "d'homme de gauche" de son mari, mais il n'est pas question qu'elle participe à ses activités: "...je ne songeai pas une minute à m'occuper activement de politique. Dans ce domaine, les théories peuvent me passionner et j'ai quelques sentiments forts, mais la pratique me rebute. Je dois avouer que je manque de patience¹⁰³".

103. Les Mandarins I, p. 73.

Chasse gardée masculine, la sphère politique est aussi un univers manichéen. Comme pour la dimension littéraire, on voudra répertorier les forces en présence et dégager les itinéraires politiques valorisés.

On ne manque pas d'être frappé par le degré de politisation de l'existence dans Les Mandarins : la politique figure au rang des réalités quotidiennes et chacun des personnages est contraint de se définir par rapport à elle, ne serait-ce que par une profession de dégoût. Après tout, les amitiés de l'après-guerre - le tissu de relations qui structure le roman - ont d'abord été des amitiés de guerre, déterminées et nourries par un choix politique fondamental : l'acceptation ou le refus de collaborer avec l'occupant, dans ce dernier cas au péril de sa vie. La guerre est encore toute proche, le credo idéologique reste donc un critère de base pour distinguer l'ami possible de l'ennemi.

"Perpétuer l'esprit de la Résistance par-delà les fractions" : le mot d'ordre de Luc, co-fondateur de L'Espoir, ne correspond plus à la réalité, affirme Dubreuilh. Il faut à nouveau choisir son camp et, sans nul doute, le bon grain se trouve à gauche, c'est-à-dire tourné vers le modèle soviétique plutôt que vers l'américain. Toute déviation de cette ligne, aussi bien le gaullisme que l'anticommunisme d'un Scriassine, sert

les intérêts d'une droite réactionnaire, celle-là même qui sanctionne les régimes Franco et Salazar. L'apolitisme est inacceptable; l'abstention n'est que l'alibi de la réaction.

De telle sorte que Volange, le pétainiste complaisant, fait figure de salaud tout au long du roman. Par sa profession d'apolitisme et un repentir feint que dénonce Henri, il espère jeter le voile sur sa trahison, tout en conservant intactes ses convictions d'antan. Volange entraîne dans son sillage le jeune Lambert, qu'Henri ne parvient pas à doter d'une "conscience politique". Julien et Scriassine finissent par s'afficher ouvertement à droite, le premier parce que ses petits jeux anarchistes ne trouvent pas preneur à gauche selon Dubreuilh, le second par anticommunisme: "Ce n'est pas de ma faute si les forces anticommunistes sont regroupées autour d'un militaire¹⁰⁴", déclare-t-il à Henri.

S'il y a un premier abîme entre la gauche et la droite, des dissensions graves creusent de nouveaux fossés au sein même d'une gauche globalement valorisée. Plus souvent qu'autrement, le torchon brûle entre les socialistes du S.R.L. et le Parti communiste.

104. Les Mandarins II, p. 302.

Drôle de mouvement que ce S.R.L. au nom auréolé de mystère! (De fait, le lecteur ne saura jamais ce que cachent les initiales du sigle.) Impossible de ne pas voir là une allusion au R.D.R. de Rousset et de Sartre, pour lequel Simone de Beauvoir ne manifeste aucun intérêt personnel¹⁰⁵. D'où peut-être l'absence de crédibilité du S.R.L. en tant que machine politique: c'est vraiment au niveau du discours dont il s'entoure et des remous qu'il provoque que le mouvement intéresse.

Dubreuilh, son fondateur, l'envisage non pas comme un parti, du moins pas au départ, mais plutôt comme une tribune pour la gauche non communiste qui s'oppose à la politique des blocs, la polarisation des forces politiques européennes en deux factions, l'une pro-américaine, l'autre pro-soviétique. Par rapport au PC, cette gauche non communiste se donne le rôle d'allié critique, l'équivalent d'une minorité oppositionnelle au sein du parti; elle appuie officiellement la politique communiste, mais se réserve le droit de la critiquer lorsqu'elle désapprouve certains procédés. A moyen terme, Dubreuilh rêve d'un "vrai" gouvernement de front populaire; à long terme, d'une Europe unie, autonome, socialiste¹⁰⁶.

105. La Force des choses I, p. 361.

106. Les Mandarins I, p. 182.

Le PC est mal à l'aise avec la cohabitation proposée par le jeune mouvement. Du moment où le S.R.L. obtient un organe de presse, en l'occurrence L'Espoir d'Henri, les communistes voient en lui un rival et entreprennent une campagne de salissage, contre le charismatique Dubreuilh d'abord, puis contre Henri. La réconciliation ne surviendra qu'après la dissolution du S.R.L.

Dans l'ensemble, Dubreuilh et ses partisans ont beau jeu face aux communistes, mais il faut voir quels individus en particulier et pourquoi. Même les têtes d'affiche du S.R.L. ne sont pas à l'abri des flétrissures.

Dubreuilh maintient une image essentiellement positive en raison de son acharnement à servir un idéal révolutionnaire tout en continuant de défendre les "vieilles" valeurs de justice, de liberté, de vérité. Vilipendé aussi bien par la gauche que par la droite, il ne démord pas et lorsqu'il considère que son "vieil humanisme" ne cadre plus avec le "nouvel humanisme" révolutionnaire, il abandonne l'écriture et la vie politique. Paradoxalement, son refus de dénoncer publiquement les camps soviétiques s'inscrit dans une perspective morale: attaquer l'URSS à ce stade, argumente-t-il, c'est compromettre le succès électoral du PC et entraver, à jamais peut-être, le progrès social. Le fait que Dubreuilh n'hésite jamais à se

remettre en question - il revient sur son abdication intellectuelle, sur son renoncement à la vie publique; il fait les premiers pas pour renouer avec Henri après leur rupture politique et privée - parle également en sa faveur.

Son autoritarisme lui vaut cependant des reproches d'Anne et une certaine rancune de la part d'Henri, de même que sa propension "à prendre les gens pour de simples outils" lorsqu'un projet lui tient à coeur. Ainsi Henri se considère-t-il manipulé et même sciemment trompé par Dubreuilh dans l'affaire du financement de L'Espoir. Dans l'affaire des camps, l'attitude intransigeante de Dubreuilh éveille des soupçons chez ses collègues quant à sa véritable allégeance politique; il n'agirait pas autrement s'il était secrètement inscrit au PC, conformément à la rumeur colportée par Scriassine.

L'itinéraire politique d'Henri s'annonce dès le départ infiniment plus problématique que celui de son mentor. Contrairement à Dubreuilh, qui est issu d'une famille de militants socialistes et dont l'engagement politique couvre de longues années, Henri n'a véritablement développé une conscience sociale qu'au sein de la Résistance. Le jeune Perron qui méprisait les préceptes bourgeois de son père pharmacien (un nouvel Homais?) se rend compte durant la guerre qu'il lui faut étayer ses

convictions de gestes concrets, encore qu'il ne sache pas très bien ce que cela signifie. Son travail à L'Espoir lui semble la solution rêvée: il accomplit un boulot qu'il adore et qu'il considère utile, la défense de la justice sociale auprès d'un public assez large et fidèle.

Lorsque Dubreuilh se met à exercer des pressions sur Henri pour qu'il s'engage à fond dans le S.R.L. et que, de surcroît, il cède son journal au mouvement, les incertitudes du cadet resurgissent. Que l'état du monde et la conjoncture française exigent de lui, comme de chacun, une contribution politique, soit, mais quelles sont les limites de sa responsabilité personnelle? Il n'est pas prêt au don total que Dubreuilh exige de lui et pourtant ses réticences lui donnent mauvaise conscience. Les circonstances n'aident pas non plus: troubles financiers de L'Espoir, ambiguïté des relations avec les communistes, perte de prestige de la France. Alors Henri redouble d'efforts, en se disant que Dubreuilh a raison, et se retrouve encore plus coincé qu'auparavant.

Henri conserve la sympathie du lecteur car, en vertu de l'indirect libre puis du témoignage d'Anne, on sait qu'il est de bonne foi, que ses convictions aussi bien que ses tourments sont sincères et qu'il donne sa pleine mesure. Sa décision de divulguer l'existence des

camps soviétiques, au prix de son amitié avec Dubreuilh, de son exclusion du S.R.L. et de ses liens avec les communistes, passe pour un geste courageux. Cette sympathie est néanmoins mise à rude épreuve par la liaison avec Josette et l'affaire du faux témoignage. Ces épisodes s'expliquent peut-être - Dubreuilh a bien sa théorie là-dessus - mais demeurent malgré tout moralement répréhensibles.

Démissionnaire de L'Espoir mais réconcilié avec Dubreuilh, marié et père d'une fillette, Henri se voue allègrement à l'écriture. Avec Nadine, il achève les préparatifs d'un exil italien d'une durée indéterminée, pour sceller de façon définitive son abandon de la politique. Il refuse de se laisser intimider par son beau-père qui le presse de se joindre à lui dans un projet d'hebdomadaire, prolégomènes à un ralliement d'une gauche dispersée.

Henri se rappelait une scène toute semblable. Dubreuilh le pressait, il se défendait et il pensait que bientôt il serait loin de Paris, ailleurs. Mais en ce temps-là il se croyait encore des devoirs. Aujourd'hui il était assez convaincu de son impuissance pour se sentir absolument libre. Que je dise oui, que je dise non, ce n'est pas du sort de l'humanité qu'il s'agit, seulement de la manière dont je lie mon sort au sien. Dubreuilh tient à les confondre, c'est son affaire, moi pas¹⁰⁷.

107. Les Mandarins II, p. 440.

Henri accepte pourtant de présider un comité de défense des Malgaches; plus tard il se surprend à envier Dubreuilh qui, ayant analysé et digéré l'échec du S.R.L., tire maintenant de grandes satisfactions de sa participation à un plus modeste mouvement pour la paix. Quelques semaines de ruminations et Henri est prêt à se faire "repincer"... A la différence qu'il a conscience de poser un choix, au lieu d'abdiquer rageusement sa liberté, de baisser pavillon devant la rhétorique de Dubreuilh. Des paroles toutes simples de son aîné font écho chez Henri - "l'histoire n'est pas scuriente. Mais comme il n'y a aucun moyen de lui échapper, il faut chercher la meilleure façon de la vivre: à mon avis, ce n'est pas l'abstention¹⁰⁸" et l'incitent à tenter l'aventure du nouvel hebdomadaire.

On n'arrête pas une guerre avec des mots; mais la parole ne prétend pas forcément changer l'histoire; c'est aussi une certaine manière de la vivre. Dans le silence de ce bureau, abandonné à ses cauchemars intimes, Henri sentait qu'il la vivait mal¹⁰⁹.

Il tient somme toute à s'associer au cours du monde, mais trêve d'utopies, de culpabilité et de devoirs écrasants; il opte pour une participation circonscrite, à sa mesure, et qui lui suffit pour l'instant.

108. Ibid., p. 458.

109. Ibid., p. 487.

Malgré les épisodes répugnants, ou à cause d'eux peut-être, l'itinéraire politique d'Henri a quelque chose d'exemplaire. Sa démarche est certainement plus ardue que celle d'un Dubreuilh qui, tout monstre sacré qu'il soit, n'a pas eu à se découvrir et à se situer par rapport à l'histoire et à la politique de façon aussi pénible que son jeune ami.

Cependant, l'état-major du S.R.L. ne compte pas que des coeurs purs; Samazelle et Trarieux, le politicien professionnel et le mécène, s'avèrent ni plus ni moins des fripouilles. Au premier chapitre, Dubreuilh courtise Samazelle, d'une part pour ses relations - "il a traîné dans toutes les fractions et fractions de fractions" - mais surtout parce qu'il est un "héros du marquis" dont "le nom porte". De fait, Samazelle incarne l'arrivisme politique - un opportuniste qui ménage savamment la chèvre et le chou dans le seul souci de son avancement personnel. Trarieux, gros bourgeois socialisant qui lui voue une admiration sans bornes, est tout disposé à subventionner les projets de son poulain. La vraie nature des deux acolytes émerge peu à peu dès la question du financement de L'Espoir - où Henri est forcé de s'adjoindre Samazelle pour toucher les capitaux promis - pour éclater au grand jour lors de l'affaire des camps: les ponts étant coupés avec Dubreuilh,

Samazelle propose à Henri une alliance avec l'Union gaulliste. "Samazelle avait échoué à gauche; rien ne lui semblait plus naturel que de se rallier à la droite puisqu'il ne s'intéressait qu'au nombre de ses auditeurs et non au sens de ses discours¹¹⁰."

Dans le camp de l'autre-gauche, du côté des communistes, les moeurs politiques frisent la caricature. L'autocratique Lafaurie, le cadre supérieur invisible, est un modèle d'inflexibilité et de chauvinisme; Lenoir, le transfuge du S.R.L., déploie un zèle de prosélyte qui le transforme en personnage grotesque. Seul le jeune Lachaume fait l'objet d'un portrait plus nuancé.

Entre autres, Lachaume se trouve à servir de repoussoir politique à un Henri qui tente de faire le point. Jeune communiste ardent depuis son adhésion au Parti dans le maquis à vingt ans, il croit fermement que le salut du monde passé par le communisme, malgré ses défauts. Il s'en explique à Henri: "...il y a une chose dont je suis sûr, c'est qu'il n'y a que les communistes qui font du travail utile. Alors, méprise-moi si tu veux; mais j'avalerais n'importe quoi plutôt que de m'en aller¹¹¹".

110. Ibid., p. 158.

111. Les Mandarins I, p. 477.

Et il avale effectivement nombre de consignes indigestes: renoncement à la revue libre qu'il projetait, publication d'un article haineux et malhonnête sur Dubreuilh, rédaction d'un article diffamatoire sur Henri qui met un terme à leur amitié. Lachaume déplore secrètement le sectarisme du Parti et le "panier de crabes" qu'est l'intelligentsia communiste, mais plutôt que de céder au découragement, il s'exerce à "encaisser": "si tu étais convaincu que dans l'ensemble c'est le parti qui tient le bon bout, tu penserais que tes petites histoires personnelles ne pèsent pas lourd à côté des trucs qui sont en jeu¹¹²".

Dans les moments de doute, ce genre d'argument laisse Henri songeur. Au début du chapitre cinq, il s'interroge sur la validité de ses réticences face au PC en regard des millions d'affamés dont l'URSS constitue le seul espoir. La loyauté indéfectible de Lachaume trouve ici son sens:

Qui donc est vraiment intègre? J'adhère au S.R.L. parce que j'en approuve la ligne, mais je néglige le fait que très probablement son action échouera. Lachaume vise l'efficacité et accepte des méthodes qu'il désapprouve. Personne n'est tout entier présent en chacun de ses actes, c'est l'action même qui l'interdit¹¹³.

112. Loc. cit.

113. Loc. cit.

Pourtant, Henri et Dubreuilh préserveront leurs réticences et une certaine distance vis-à-vis des communistes. Le dogmatisme d'un parti qui ne tolère que sa vérité à lui, la perspective d'encaisser à perpétuité - d'être "traité en chose" selon Henri - leur répugnent trop, pour ne rien dire des méthodes brutales qui semblent la marque de commerce du Parti et auxquelles même un Lachaume se trouve à souscrire: mensonge, diffamation, malhonnêteté intellectuelle. En d'autres mots, malgré certaines velléités, Henri et Dubreuilh n'admettent pas, à l'instar des communistes du roman, que la fin justifie les moyens.

Reste le cas de Vincent et de sa bande de justiciers, en marge de tout mouvement reconnu. Leur mot d'ordre: liquider les anciens collaborateurs que la justice officielle a blanchis ou qui vaquent impunément à leurs affaires. Sanctionnés par la gauche durant la guerre - "à ce moment-là, il n'y avait pas de question" - les expéditions punitives sont dorénavant considérées comme subversives. "S'il s'agit de règlements de compte personnels, dit Henri, je comprends très bien. Mais des types qui s'imagineraient sauver la France en abattant un collabo par-ci par-là, ce sont des malades ou bien des cons¹¹⁴." Vincent refuse obstinément de troquer ses

114. Ibid., p. 202.

activités clandestines contre un engagement politique conventionnel; il reproche au PC son laxisme moral et au S.R.L. son action timorée.

Le roman ne fait pas de Vincent un personnage antipathique, loin de là. Il travaille à L'Espoir, ce qui n'est pas peu dire, où Henri vante la qualité de ses articles. Il se montre un véritable ami pour Henri en l'avertissant des soupçons qui pèsent sur Josette et, plus tard, de l'ampleur du ressentiment communiste à son égard. Vincent a la sympathie de bien des convives lorsqu'il engueule Volange chez Claudie et, malgré certaines réserves, ni les Dubreuilh ni Henri ne sont fâchés de l'exécution de Sézenac. Le grand tort de Vincent, finalement, réside dans son opiniâtreté à perpétuer, en cavalier seul, une forme d'action périmée; récupéré par la gauche, mieux encore par le S.R.L., il eût été l'objet d'une valorisation sans restrictions.

Alors que tous les personnages masculins, du plus abject au plus estimable, sont impliqués dans des activités qui structurent leur existence et lui confèrent un sens, quel qu'il soit, les personnages féminins sont relégués à l'arrière-scène ou dans la coulisse, d'où ils observent les coups.

Règle générale, les femmes du roman s'en remettent aux hommes pour assurer leur subsistance et déterminer l'orientation de leur vie, assumant le seul rôle de compagne, épouse légitime ou maîtresse. Ainsi l'amour occupe-t-il une place prépondérante dans leur quotidien, au détriment de l'action et en opposition aux objets de leur affection.

Paule Maréuil est l'Amoureuse par excellence, l'obsédée que sa liaison malheureuse mène à la folie. Nadine Dubreuilh et Josette Belhomme évitent ces excès, mais n'en sont pas moins en quête de protecteurs; Anne, du moment où elle fait la connaissance de Lewis Brogan, organise sa vie en fonction de ce nouvel amour. Chez les personnages épisodiques féminins, les créatures subalternes, réfugiées sous l'aile d'un mari éminent ou à sa recherche, abondent: Huguette Volange, Mme Samazelle, la compagne de Trarieux, Maria, Ellen Murray, Dorothy... Celles qui échappent au modèle de la dépendance sont "anormales": Claudie de Belzunce est nymphomane, Marie-Ange Bizet, lesbienne, Lucie Belhomme, une virago.

Paule refuse de se rendre à l'évidence qu'Henri ne l'aime plus après dix ans de vie commune et qu'il veut mettre un terme à leur liaison. Alors que Lucie Belhomme colporte une version plus sordide des faits, Paule se

joue la comédie de la grande chanteuse qui a renoncé à une brillante carrière, au seuil même de la gloire, pour se consacrer tout entière à l'homme de sa vie. De son piédestal d'égérie, elle témoigne de sa "mission" auprès d'Henri et proclame l'indissolubilité de leur union mystique, au désarroi puis à l'exaspération de ce dernier.

D'abord par des moyens détournés, ensuite ouvertement, Henri essaie d'amener la rupture, mais en vain. Lorsqu'il fréquente d'autres femmes - Nadine, Josette - Paule décrète qu'elle n'exige pas de lui la fidélité "banale" des couples ordinaires; lorsqu'elle lit, dans un brouillon de roman rédigé par Henri, l'histoire à peine transposée de leur couple - assortie d'un portrait impitoyable de son sosie et d'une scène de rupture en bonne et due forme - Paule refuse à nouveau d'affronter la réalité; lorsqu'Henri s'installe pour de bon à l'hôtel et qu'il met un terme à leur vie sexuelle, Paule se persuade qu'il se sent indigne d'elle et entreprend de dissiper le malentendu.

Au moment où Henri a définitivement coupé le contact et qu'elle a épuisé tous les subterfuges, Paule préfère encore la folie à la vérité. Une cure psychiatrique la ramène à une certaine lucidité, mais elle souscrit alors à une interprétation psychanalytique qui fait d'Henri le substitut de son frère cadet mort en bas âge.

Dans sa nouvelle peau de vamp et de secrétaire de Claudie, la compagne déchue parle d'Henri comme d'un monstre qui aurait abusé de son abnégation. Incapable d'envisager une remise en question de sa personne - son abdication d'amoureuse, sa mauvaise foi - elle s'érige en victime tragique du destin.

A l'instar de Paule, Nadine voit en la gent masculine une planche de salut. Le visage ingrat, peu sûre d'elle malgré ses manières brusques, Nadine monnaie son corps; de lit en lit, de déception en déception, elle traque opiniâtrement le sauveur qui va l'arracher à un avenir fermé et la faire accéder à la "vraie vie".

Ainsi, lorsqu'Henri lui témoigne un brin de sympathie, elle joue des pieds et des mains pour lui soutirer le privilège de l'accompagner au Portugal. A sa mère qui lui reproche ses manigances - "calculer, manoeuvrer, guetter, attendre, ça t'amuse! et tu ne l'aimes même pas!" - Nadine rétorque: "Peut-être que je ne l'aime pas, mais je le veux (...). Avec lui, je vivrai, tu comprends¹¹⁵".

Après le Portugal, un demi-échec pour Nadine qui espérait trouver là un bonheur sans faille, la relation avec Henri connaît des hauts et des bas. Nadine reproche à ce nouvel amant le peu de temps qu'il lui consacre et

115. Ibid., p. 97.

son intérêt purement sexuel. Elle se lie avec Lambert l'espace de trois ou quatre mois, fait aussi la conquête d'un militant communiste, Joly. Puis elle refuse les avances d'Henri, par loyauté à son père, quoique leurs fréquentations reprennent un an plus tard à la réconciliation des deux hommes.

Peu après, Nadine annonce qu'elle attend un enfant. Anne est persuadée que sa fille a machiné cette grossesse pour se faire épouser d'Henri, ce que l'intéressée ne nie aucunement. Henri n'est pas dupe de la manoeuvre, mais comme il tient à Nadine "assez pour l'épouser", il accède à son désir.

Epouse et mère selon son voeu, Nadine ne savoure pourtant pas le contentement prévu. La "tricherie" de sa grossesse lui pèse, de même que le souvenir de Diégo, son premier amour, qu'elle a le sentiment de trahir. L'effort qu'elle déploie pour tirer ces choses au clair avec Henri laisse entrevoir la possibilité pour eux d'une relation franche et solide, encore que Nadine ait l'intuition que le mariage ne représente pas à lui seul la planche de salut escomptée: Henri écrit, il défend des causes qui lui tiennent à coeur - "et moi, qu'est-ce que je suis?" s'interroge-t-elle¹¹⁶.

116. Les Mandarins II, p. 488.

Josette Belhomme se sert également de son corps, affriolant par ailleurs, comme appât. A la différence de Paule ou de Nadine, elle ne cherche pas tant le mari-alibi qui lui évitera d'assumer elle-même la responsabilité de son existence que le mâle influent qui fera démarrer sa carrière de comédienne.

En réalité, Josette obéit au doigt et à l'oeil à une mère tyrannique, directrice d'une maison de couture. Lucie Belhomme ne recule devant rien pour assurer le succès de son entreprise, aussi a-t-elle fait une cour assidue aux officiers allemands sous l'Occupation. Ayant décidé que sa fille serait comédienne, elle la pousse, telle une vieille maquerelle, dans les bras de relations bien placées et complaisantes.

Lorsqu'Henri accorde le rôle principal de sa pièce à Josette pour obtenir, via la mère, les services d'un metteur en scène, il n'entretient guère d'illusions relativement aux timides avances de la jeune femme. Il succombe néanmoins aux charmes de son héroïne; d'une part, la pitié qu'il ressent à son contact lui donne envie de faire quelque chose pour elle, d'autre part, il veut croire que, malgré elle et en dépit des machinations de sa mère, Josette éprouve pour lui une tendresse voisine de l'amour.

La nature exacte de leur accointance reste obscure. Josette profite à coup sûr de la notoriété d'Henri; elle se fait photographier avec lui dans les boîtes à la mode, elle annonce leurs "fiançailles" à une revue mondaine. Elle soutient pourtant, lorsqu'il l'accuse de duplicité, que sa mère l'aiguillonnait vers d'autres candidats et qu'elle fréquentait Henri par goût, bien que son seul amour ait été un jeune capitaine allemand tué au front. De son côté, compassion ou non, Henri s'accorde une passade avec une superbe créature, sans jamais envisager de relation à long terme avec elle.

Tout compte fait, Josette sort gagnante de cette aventure: Henri commet un faux témoignage qui lui évite la prison ou le suicide et, au fil des jours, elle devient une starlette en vogue, gracieuseté de nouveaux bienfaiteurs sans nul doute.

Anne, puisqu'elle est psychanalyste de métier, n'est redevable à personne de ses succès professionnels et de l'argent qu'elle gagne, mais sa carrière tient remarquablement peu de place dans sa vie. Règle générale, son mari, sa fille, l'avenir incertain accaparent son quotidien. Anne ne devient attentive à elle-même, ne connaît de véritable bien-être que lorsqu'elle est amoureuse. Tout comme Dubreuilh a littéralement transfiguré

la jeune fille de dix-neuf ans, Lewis Brogan va ressusciter la femme mûre à l'aube de la quarantaine.

La rencontre avec Robert Dubreuilh appartient à un passé hors-texte dans lequel Anne se replonge à l'issue du réveillon qui inaugure le roman. Après une enfance pieuse et bourgeoise, Anne a jeté par-dessus bord tous les préceptes reçus en héritage, pour se changer en une adolescente hantée par la mort dans un univers dénué de sens. Le professeur inorthodoxe et provocant qui s'éprend d'elle vient chambarder son morne train-train d'étudiante désabusée et lui donner le monde à voir sous un jour radicalement neuf. L'énergie de Dubreuilh, son assurance inébranlable, son mépris des conventions subjuguent Anne; il tire un sens de l'univers et de l'avenir, la délivre de ses angoisses, lui insuffle le goût de se tailler une place à elle au sein de la société, d'où son choix de la psychanalyse.

Mes journées étaient aussi pleines que la terre autour de moi. Chaque matin se réveillait la joie du précédent matin et je me retrouvais le soir enrichie de mille nouveautés. C'est une grande chance à vingt ans de recevoir le monde de la main qu'on aime! c'est une grand chance d'y occuper exactement sa place¹¹⁷!

L'amour de Dubreuilh est synonyme de fulgurant bonheur.

117. Les Mandarins I, p. 73-4.

Avec l'arrivée d'un enfant très tôt dans leur vie de couple - Nadine, qu'Anne considère une intruse - et le regain d'intérêt de Dubreuilh pour l'activité politique, l'aigreur de ce bonheur s'estompe; Anne glisse dans l'indifférence face à elle-même. Dubreuilh reste le point de mire de son existence, malgré cet aveu qu' "il y a des années déjà qu'entre nous le désir s'est usé¹¹⁸".

La passion réciproque qui enflamme Anne et Lewis Brogan, élément dominant du deuxième tome, arrache la narratrice à sa morosité et la rappelle brusquement à la vie, elle qui s'était prématurément résignée à la vieillesse. Au préalable, deux amorces de liaisons - l'une avec Scriassine, l'autre avec le jeune Philipp Davies, toutes deux avortées - soulignent le caractère salvateur de l'amour pour Anne.

Brogan incarne désormais sa raison d'être, encore qu'elle n'envisage pas de quitter Dubreuilh. De retour à Paris, elle compte les mois, les semaines, les heures qui la séparent de l'amant américain; elle passe ses journées en somnambule à attendre des nouvelles de lui et à s'interroger sur le bien-fondé de sa constance vis-à-vis son mari. L'attitude agressive de Paule envers

118. Ibid., p. 74.

Henri et les hommes en général la choque; bien que "délivrée", Paule lui semble morte.

J'avais envie de pleurer avec elle sur cet amour qui avait été pendant dix ans le sens et l'orgueil de sa vie et qui venait de se changer en un chancre honteux (...). Plutôt souffrir à mourir, me disais-je, que de jamais éparpiller au vent en ricanant les cendres de mon passé¹¹⁹.

Anne frôle effectivement la mort lorsque Brogan met un terme à leur relation. Quand, au cours de leur dernier séjour ensemble, il lui avoue qu'il ne l'aime plus, elle passe de l'incrédulité et des tentatives de reconquête à un désespoir ponctué de larmes et d'alcool. Rentrée en France, peu s'en faut qu'elle ne se suicide dans la maison d'été à Saint-Martin. Autant mourir, croit-elle, puisqu'elle n'est plus exigée de personne. En dernière instance, la peine de ses proches et l'espoir ténu d'un autre appel - un nouvel amour? - arrêtent son geste.

Chez les personnages épisodiques, Maria et Dorothy, la folle et la divorcée, poursuivent également Brogan de leurs assiduités, mais sans succès. Huguette Volange, Mme Samazelle, Ellen Murray vivent à l'ombre des hommes qui les ont épousées, comme si le prestige du mari rejaillissait sur elles et justifiait

119. Les Mandarins II, p. 356.

leur existence. Mme Volange a si complètement intériorisé cette attitude qu'elle la revendique auprès d'Anne.

- Ce qui m'étonne, dit Huguette Volange, c'est que vivant près d'un homme qui a une personnalité aussi écrasante vous gardiez un métier à vous. Moi je ne pourrais simplement pas; mon cher époux dévore tout mon temps; je trouve ça normal d'ailleurs.

Je rejetai vivement toutes les réponses qui me venaient aux lèvres et je dis le plus plate-ment possible:

- C'est une question d'organisation.

- Mais je suis très bien organisée, dit-elle d'un air piqué; non, c'est plutôt une affaire d'ambiance morale¹²⁰.

Ainsi, d'une façon ou d'une autre, la vaste majorité des femmes sacrifie à Vénus. Le caractère, ridicule, voire grotesque, d'une Paule ou d'une Huguette Volange tient sans doute à leur entêtement dans la mauvaise foi; on sent poindre davantage de pitié ou de sympathie pour une Dorothy, une Anne, une Nadine même, malgré qu'aucune d'entre elles ne constitue un modèle d'héroïne positive. Par une curieuse ambivalence, les femmes indépendantes que sont Claudie de Belzunce, Lucie Belhomme, Guite Ventadour ou Marie-Ange Bizet sont systématiquement stigmatisées: Claudie est l'aristocrate pimbêche en mal de chair fraîche;

120. Les Mandarins I, p. 301.

Lucie, l'arriviste brutale; Guite, la précieuse ridicule; Marie-Ange, la journaliste de troisième ordre aux tendances lesbiennes.

Rien de tel chez les hommes, où l'amour fait tout bonnement figure de hors-d'oeuvre. Ici on ne se préoccupe que de faire: les hommes se reconnaissent aux livres qu'ils écrivent, à l'action politique qu'ils mènent, au destin qu'ils se forgent; ils ne sont qu'accessoirement des amants. Dubreuilh illustre parfaitement cet état de choses, à ^{preuve} les réflexions d'Anne qui arrive plus tôt que prévu de Chicago.

Quelle plénitude dans ce bureau où je n'étais pas! L'air était saturé de fumée et de travail; une pensée omnipotente convoquait ici à son gré le passé, l'avenir, le monde entier; tout était présent; aucune absence. Sur une étagère ma photographie souriait, une photo déjà vieille et qui ne vieillirait jamais; elle était à sa place; mais moi, Robert avait dû veiller toute la nuit pour me faire une place dans ses journées remplies à ras bord; et il y avait quelque chose qu'il n'avait pas fini parce que j'étais revenue trop tôt¹²¹.

De résumer Paule: "...donne à Robert du papier et du temps pour écrire: il ne lui manque rien¹²²".

Même les tribulations de Brogan, l'amant tourmenté du roman, ne se comparent pas à la souffrance et

121. Les Mandarins II, p. 346.

122. Ibid., p. 356.

à la vulnérabilité de sa compagne. Il poursuit indemne ses activités de littéraire et d'intellectuel de gauche, comme il ne se gêne pas pour engueuler Anne quand il se sent lésé par leur double vie; c'est d'ailleurs lui qui décrète la fin de leur liaison.

Henri adopte l'approche rationnelle: entre son travail au journal, ses romans et son engagement au S.R.L., il considère qu'il n'a pas de temps à perdre avec les femmes, sauf pour le délasserment sexuel. Lorsque Nadine lui demande des heures supplémentaires, il se hérissé: "Encore une qui se croit des droits sur moi¹²³?", un réflexe qui procède du raisonnement suivant: "il avait appris à ses dépens que venir en aide à une femme, c'était toujours lui concéder un droit; du moindre don, elles faisaient une promesse; il se tenait sur la défensive¹²⁴".

Volange, bien que marié, court les jupons avec une grossièreté qui explique son infortune; Scriassine et Julien ont des caprices d'une nuit, Vincent fréquente exclusivement les bordels. Le roman ne valorise pas, chez les hommes, la quête de l'épanouissement amoureux:

123. Les Mandarins I, p. 252.

124. Ibid., p. 256-7.

Lambert est qualifié par Anne de faible "au coeur et à la chair hantés par des rêves de soumission¹²⁵"; Luc, nanti d'une femme "laide" et de trois enfants, soulève la pitié d'Henri.

Ce dernier fait pourtant volte-face en optant pour le mariage et la vie de famille, encore qu'il agisse sous une double contrainte: les pressions de Nadine et le désir lancinant de faire peau neuve.

Ce clivage hommes-femmes en matière d'amour et de sexualité coïncide avec une différenciation au niveau de la description physique. Les femmes, qui visent à séduire, ont un visage et des membres qu'elles habitent d'une variété de fards et de toilettes. Aussi, leur corps se transforme: elles embellissent, enlaidissent, maigrissent ou grossissent sous l'oeil vigilant de chacun des narrateurs. Les hommes, en revanche, font généralement l'objet de descriptions sommaires centrées essentiellement sur le visage.

Paule, l'Amoureuse, n'est que corps. Il y a dix ans, ses formes parfaites, ses traits frappants - teint crémeux, regard velouté, cheveux d'ébène - et son

125. Ibid., p. 271.

élégance agressive - toilettes mauves, longs gants, lourds bijoux - captivaient le jeune Henri, bouleversé qu'une telle merveille - si belle, si mystérieuse, si sage! - "daignât se faire chair entre ses bras¹²⁶".

Le lecteur assiste dans Les Mandarins à la dégradation de cette splendeur exotique. La "belle femme couleur de glycine" se cantonne superstitieusement dans le violet; ses somptueuses toilettes d'antan prennent des allures d'accoutrements singuliers. Puis le visage se durcit, le menton s'empâte. Lorsque Paule tente de reconquérir Henri par une transformation de son "look" - cheveux relevés, sourcils épilés, tailleur serré qui accuse son embonpoint - le résultat frôle la vulgarité. A l'approche de la folie, l'abus d'alcool gonfle son nez, boursouffle son visage. Dans son délire, elle accueille Anne dans des nippes informes, sans maquillage; son nez coule, sa mâchoire pend grotesquement, ses traits sont affaissés: une loque. Même "guérie", Paule reste physiquement diminuée: sous l'élégante robe noire, Anne contemple "une grosse femme au visage mouillé de sueur, aux yeux bovins¹²⁷".

126. Ibid., p. 130.

127. Les Mandarins II, p. 353.

Nadine effectue le cheminement inverse; de vilain petit canard, elle devient une jeune femme "presque" jolie. Yeux bleus glacés, traits bourrus de son père, air maussade, Nadine a un visage laid, selon Henri et Anne, et elle le sait. Henri remarque aussi, détail incongru, "les fortes jambes un peu velues dont les socquettes soulignaient l'ingrate nudité¹²⁸". Par-delà ces éléments disgracieux, l'héritière des Dubreuilh a un joli corps: taille souple, seins légers, épaules rondes, peau lisse - agréable surprise, avoue Henri.

Complexée par sa laideur, Nadine affiche un je-m'en-foutisme vestimentaire qui consterne, entre autres, l'élégant Lambert. Lorsqu'elle essaie de se maquiller, Henri, caustique, note les cils en épines d'oursin et les traînées noires sous les yeux. Pourtant, dans ses beaux atours de Lisbonne, elle paraît tout à fait élégante et "presque féminine".

A mesure qu'elle progresse à petits pas dans le "droit chemin" - mariage et vie de famille, démonstrations de bonne volonté - Nadine embellit. "Ses jambes étaient moins lourdes qu'autrefois et ses seins aussi jeunes", commente Henri. Enfin, suprême accolade, "il aimait bien son visage¹²⁹".

128. Les Mandarins I, p. 139.

129. Les Mandarins II, p. 431-2.

Réduite comme Paule à sa seule dimension physique, Josette préserve toutefois sa vénusté, à la différence de la première. Grands yeux sombres, bouche voluptueuse et désolée, magnifiques cheveux fauves, épaules dorées, longues jambes soyeuses, peau tendre, limpide, crémeuse, ce n'est là qu'un échantillon de ses charmes. Elle rehausse l'éclat des dons de la nature par une panoplie d'artifices mondains : fards, fourrures, parfums, hauts talons, robes fragiles et indiscrètes.

Malgré cette beauté sophistiquée - comme le veut le cliché - Josette n'est pas comblée. Son existence limitée au paraître exige d'elle une discipline de tous les moments - ligne, peau, attitudes - et lui impose un emploi du temps fastidieux - cours de diction, achats, coiffeur, cocktails. D'une intelligence apparemment peu développée, Josette n'a d'autre alternative que la mise en marché de ses attributs physiques pour assouvir des ambitions par ailleurs limitées : l'autonomie par rapport à sa mère et le maintien du niveau de vie auquel elle est accoutumée. Essentiellement passive, Josette n'a rien de l'âpreté au combat qui caractérise Lucie : elle annonce à Henri qu'elle se tuera plutôt que d'affronter la prison ou l'exil advenant l'ébruitement de sa liaison de guerre.

Il n'est pas étonnant que son expression naturelle soit la tristesse et la résignation - "une face de pleureuse" - de dire Lucie.

La conscience qu'Anne a de son corps, les rapports qu'elle entretient avec lui découlent d'une obsession singulière: la hantise de la vieillesse. Dans sa difficulté à transiger avec cette peur, elle oscille entre l'horreur et l'oubli.

Au cours du réveillon inaugural, Anne parle de son corps avec une indifférence appuyée: "Mon regard est descendu le long de ma jupe noire et s'est arrêté sur ma jambe: c'était drôle de penser que j'avais une jambe, personne ne s'en doutait, pas même moi¹³⁰". Tentée un instant d'échapper à cette austérité cultivée, elle s'abandonne à Scriassine qui lui fait un brin de cour ("Tiens, pour lui j'ai des jambes!"). En réfléchissant sur cette nuit ratée, Anne reçoit de plein fouet une évidence jusque-là refoulée:

J'ai un âge! Avant la guerre, j'étais trop jeune pour que les années me pèsent; ensuite pendant cinq ans je me suis tout à fait oubliée. Je me retrouve pour apprendre que je suis condamnée: ma vieillesse m'attend, aucun moyen de lui échapper; déjà je l'entrevois au fond du miroir. Oh! je suis encore une femme, je saigne chaque mois, rien n'est changé; seulement maintenant, je sais.

130. Les Mandarins I, p. 49.

Je soulève mes cheveux: ces stries blanches, ce n'est plus une curiosité ni un signe: un commencement; ma tête va prendre, vivante, la couleur de mes os. Mon visage peut encore paraître lisse et dru, mais d'un instant à l'autre, le masque va s'effondrer, dénudant des yeux enrhumés de vieille femme. Les saisons se recommencent, les défaites se réparent: mais il n'y a aucun moyen d'arrêter ma décrépitude¹³¹.

Le voyage en Amérique, rupture avec un présent désolé et un avenir sans perspective de changement, équivaut à une cure de jouvence. Un béguin pour Philipp Davies, de neuf ans son cadet, incite Anne à se "déguiser" en jeune femme: tenues plus fantaisistes, cheveux lâchés sur les épaules. Mais c'est le coup de foudre pour Brogan qui va "lever son corps d'entre les morts": "Moi qui depuis si longtemps n'avait plus de goût, plus de forme, je possédais de nouveau des seins, un ventre, une chair; j'étais nourrissante comme le pain, odorante comme la terre¹³²". Par l'intermédiaire du corps métamorphosé, la vie recommence.

Au retour du second séjour américain, ce périlleux voyage où l'amour de Lewis, remis en question, est réchappé de justesse, le spectre de la vieillesse réapparaît alors qu'Anne contemple les invitées chez Claudie.

Ce petit coup de jeunesse qui m'avait étourdi un instant, il s'était bien vite dissipé. Les miroirs de verre sont trop indulgents: c'était

131. Ibid., p. 126-7.

132. Les Mandarins II, p. 39.

ça le vrai miroir, le visage de ces femmes de mon âge, cette peau molle, ces traits brouillés, cette bouche qui s'effondre, ces corps qu'on devine curieusement bosselés sous leurs sangles. Ce sont de vieilles peaux, pensai-je, et j'ai leur âge¹³³.

Pourtant, lorsqu'elle refait ses valises pour Chicago au printemps 48, Anne se découvre optimiste et coquette.

...cette année fantôme était abolie et je retrouvais mon corps vivant. Quel miracle! Je l'ai fêté comme un enfant prodigue; moi qui d'ordinaire m'en soucie si peu, pendant tout un mois je l'ai voulu poli, verni, paré; je me suis fait faire des robes de plage, des bains de soleil; dans les cotonnades fleuries je possédais déjà le lac bleu, les baisers; on voyait cette année-là dans les vitrines d'absurdes jupons longs et soyeux; j'en achetai; j'acceptai que Paule me fît cadeau du parfum le plus coûteux de Paris¹³⁴.

Ironie du sort: cette fois-ci, la rupture sera définitive. Alors le spectre de la vieillesse, que la passion, un temps, avait tenu à distance, se transforme en spectre de la mort, et l'on ne sait trop comment Anne réussira à composer avec lui.

La description physique occupe une place privilégiée chez les personnages épisodiques féminins par rapport à l'ensemble de leur contribution au roman. Lucie, Guite, Huguette, Marie-Ange, Maria, Claudie, Dorothy,

133. Ibid., p. 371.

134. Ibid., p. 378.

chacune d'elles fait l'objet d'un commentaire finalement péjoratif sur ses traits, ses manières, ses tenues. Lucie Belhomme, lorsqu'elle reçoit Anne et Paule, "était habillée avec une perfection qui eût donné des complexes à la duchesse de Windsor; on ne remarquait qu'au second coup d'oeil la mesquinerie de la bouche, la malveillance inquiète du regard¹³⁵", les femmes qui fréquentent son salon, bien que jeunes et jolies, "avaient toutes des robes noires, des cheveux couleur d'oréal, des talons trop hauts et une personnalité, différente pour chacune, mais fabriquée dans les mêmes ateliers¹³⁶". Le statut social n'y est pour rien: Dorothy est une "femme noiraude, au visage dur et vanné, à la voix exaltée¹³⁷"; Marie-Ange, "une petite fille noiraude et osseuse, sans beauté¹³⁸". Place des Abbesses, les femmes du peuple font leurs emplettes en peignoir; "leurs cheveux poisseux de sommeil avaient des couleurs inédites qui ne relevaient ni de la nature ni de l'art¹³⁹". Quel cortège de laideurs! Même la lumineuse Josette est

135. Ibid., p. 82.

136. Loc. cit.

137. Ibid., p. 390.

138. Les Mandarins I, p. 275.

139. Ibid., p. 465.

saisie d'une crainte superstitieuse devant une "vieille fée (...) couverte de fards et de bijoux et coiffée d'un grand chapeau crasseux" qu'Henri lui montre du doigt: "Oh! je la connais (...) je serai peut-être comme ça un jour¹⁴⁰". Finalement, la préoccupation du corps chez les femmes marque leur impuissance ou leur manque de confiance en leurs capacités face au monde qui les entoure; pis encore, elle connote une faiblesse morale. Tout comme une certaine beauté est suspecte, la laideur physique est synonyme de laideur morale: où trouver grâce?

La description physique ne semble pas du tout jouer le même rôle chez les hommes. Elle est somme toute moins détaillée, moins malveillante et moins connotative que chez les femmes; en un mot, elle perd sa signification originelle.

Le portrait d'un Henri, d'un Lachaume, sont des modèles de laconisme. "Brun", nous dit-on d'Henri. "Les yeux exigeants, une bouche sévère, direct, ouvert et cependant secret..." ajoute lyriquement Marie-Ange Bizet pour ses lecteurs de Lendemain¹⁴¹. Côté vestimentaire, que des banalités: Henri remplace à Lisbonne son

140. Loc. cit.

141. Ibid., p. 192.

complet usé et ses vieux souliers. "La face de Lachaume était placide et tourmentée comme un rocher" dira Anne de ce personnage à l'occasion d'une discussion¹⁴².

Chez Dubreuilh, un élément domine, le regard: "ces yeux énormes et rieurs qui dévoraient tout", "ses gros yeux malins", "ses yeux rapaces et malins qui n'avaient pas changé". Des yeux qui sont un gage de jeunesse éternelle... Le sourire est à Scriassine ce que le regard est à Dubreuilh: "petit sourire", "joli sourire slave", sourire rusé, indulgent, air triomphant, etc.

Par contre, chez Vincent, Sézenac, Lenoir, on constate l'équivalence entre l'être et le paraître. Vincent, le justicier solitaire, a un "fin visage malsain" qui évoque constamment le sang: yeux "sanglants" ou "injectés de sang", yeux qui ressemblent à "deux plaies"; bouche comme une "cicatrice", sourire "sanglant". Sézenac, de fière prestance naguère, a les yeux vitreux, le visage blême et bouffi, les mains moites: "un Rimbaud décérébré¹⁴³" dit Anne - en réalité, un drogué doublé d'un dénonciateur de Juifs sous l'Occupation. Lenoir, le timide défenseur du PC, futur

142. Ibid., p. 100.

143. Loc. cit.

converti, "par une sorte de mimétisme se confondait avec les chaises et les tables, un morceau de bois sec¹⁴⁴".

Chez d'autres hommes encore, on assiste à un renversement ironique de cette transparence. Ainsi Volange, le collabo, a des "gestes gracieux" et "une figure soigneusement taillée pour la postérité¹⁴⁵"; Mercier, délateur et maître-chanteur, "était un assez beau garçon, d'une trentaine d'années, à l'air modeste, au visage plutôt sympathique¹⁴⁶"; Dudule, l'amant de Lucie Belhomme, "avait (...) sous ses cheveux argentés ce visage reposé et droit qu'on ne rencontre que chez les coquins d'envergure¹⁴⁷". Même son de cloche chez Trarieux, chez Samazelle.

A cause de sa corpulence et de la chaleur rauque de sa voix, Samazelle avait l'air solidement enraciné dans la terre, on s'imaginait qu'il aimait avec vigueur les gens, les choses; mais en vérité ils ne lui servaient qu'à alimenter son impétueuse vitalité; c'est d'elle seule qu'il se grisait¹⁴⁸.

Inversement, Luc, qui ne paie pas de mine, se révèle courageux et tenace:

144. Ibid., p. 339.

145. Ibid. p. 414.

146. Les Mandarins II, p. 321.

147. Les Mandarins I, p. 479.

148. Ibid., p. 241.

Une femme laide, trois enfants, du ventre, des bretelles, la goutte, une grosse face endormie, ça paraissait de tout repos; mais on s'était aperçu en 41 qu'un petit vent de folie pouvait traverser à l'occasion cette masse de chair, c'est même grâce à ça que L'Espoir était né¹⁴⁹.

Seuls Lambert et Brogan, à vrai dire, font l'objet de portraits physiques assez détaillés (traits, tenues, allures), le premier à titre de repoussoir de nombreux personnages (Henri, Vincent, Nadine, Volange), le second en raison de la passion qu'il inspire à Anne. Lambert se distingue par son style bon chic-bon genre en même temps que par sa vulnérabilité, voire sa faiblesse; Brogan, par sa sensibilité sous des airs un peu frustes.

La description physique est de toute évidence plus polyvalente chez les hommes: elle se prête au symbolisme comme à la transparence, à l'ironie et à la simple dénotation. Polyvalente, donc, mais diluée aussi, en contraste avec le sens fort qu'elle acquiert dans un univers féminin.

Au terme de cette exploration des axes descriptifs majeurs des Mandarins, soit les activités intellectuelle, littéraire, politique, la dimension amoureuse

149. Ibid., p. 388.

et la description physique, on a d'ores et déjà une idée assez nette des trajectoires effectuées - ou permises - au sein de ce système particulier.

Le roman se déroule dans un milieu d'intellectuels parisiens. On quitte Paris à l'occasion, pour des vacances en province ou à l'étranger, mais la métropole française reste le point d'ancrage du récit, avec ses repères fixes: le studio de Paule près de Notre-Dame, le logis des Dubreuilh quai Voltaire, l'alcôve de Josette rue Gabrielle, les bureaux de L'Espoir, l'hôtel d'Henri, le Bar Rouge...

Les non-intellectuels du roman ressortissent à la sphère politique (Samazelle, Trarieux, Preston), à la sphère mondaine (les habitués de chez Claudie et de chez Belhomme), au monde interlope (Maître Truffaut, Mercier, les paumés qu'affectionne Brogan). Dans une autre perspective et de façon plus frappante encore, les femmes sont radicalement exclues du cénacle de l'intelligentsia; même épouses ou compagnes d'intellectuels, elles manifestent un intérêt mitigé pour ces poursuites ou ne possèdent pas les qualités nécessaires pour vraiment les mener à bien. Ainsi s'opère un premier clivage - les intellectuels et les autres - où les seconds partent perdants et feront l'objet d'une dévalorisation systématique. Parallèlement, les femmes se signalent dès

le départ comme membres d'une catégorie distincte et subalterne.

La plupart des intellectuels s'adonnent également à la littérature, au point où les deux activités sont pratiquement indissociables: Dubreuilh, Henri, Brogan, Scriassine, Lambert, Volange, Lenoir, Julien, à la limite Sézenac sont des intellectuels-écrivains. Curieusement, le roman fait peu de cas de leurs prouesses intellectuelles; leur orgueil est essentiellement investi dans les oeuvres littéraires qu'ils produisent, les véritables gages de leur valeur. "Je suis le type parfait du pauvre petit intellectuel incapable de devenir jamais un créateur¹⁵⁰", se lamente Lambert devant l'accueil peu chaleureux qu'Henri réserve à ses nouvelles.

Tout comme le roman identifie les intellectuels et marginalise les autres, il distingue la bonne littérature de la mauvaise, l'écrivain sincère de l'imposeur. Barrées, on l'a vu, de l'intelligentsia, les femmes ne tentent pas non plus l'aventure littéraire; les exceptions se heurtent aux railleries. Dans le contingent masculin des "vrais" écrivains, la valeur littéraire repose sur ... les convictions politiques.

150. Ibid., p. 218.

L'homme de la gauche non communiste - Dubreuilh, Henri, Brogan, Peulevey, le Julien et le Scriassine du début - est le chéri des muses; son oeuvre féconde allie la sensibilité et la justesse des propos à la beauté de l'expression, et sa bonne foi est couronnée de succès. Hors de ce cercle étroit, point de salut. Lenoir, promu au rang de poète communiste, devient une cible de dérision; Volange, écrivain de droite, ex-collaborateur, est voué aux gémonies par Dubreuilh et Henri, les ténors de la littérature dans Les Mandarins. Les épigones de cet apôtre du mal nécessaire, Lambert, l'esthète, ou Julien, l'anarchiste en panne, sont condamnés à la médiocrité. Sézenac, le faux résistant vendeur de Juifs, n'est qu'un simulacre d'écrivain tout comme il n'est qu'un simulacre d'intellectuel; il copie des poèmes célèbres qu'il vend, sous son nom, à des poétereaux en mal de gloriole, tels ce René Douce qui porte des textes à Vigilance.

Manichéisme littéraire donc, qui fait de certains intellectuels de gauche les véritables littérateurs et de tous les autres des mystificateurs. Ceux-là signent des oeuvres aussi percutantes que finement ciselées, tandis que le barde communiste sombre dans la lourdeur dogmatique et que les intellectuels de droite

se cantonnent dans un esthétisme stérile ponctué de formules saugrenues.

Ce stade franchi, c'est au tour de la "vraie littérature" de définir ses fins et ses moyens, ce qu'elle tente par le biais d'un dialogue entre Dubreuilh et Henri. Le monstre sacré préconise une littérature au service de la révolution et le développement d'une authentique esthétique de gauche; Henri cherche à couler les émotions et l'expérience personnelle dans la richesse des mots, du point de vue général d'une conscience de gauche. Primauté de l'intention politique et de l'écriture-action chez Dubreuilh, du moins en théorie, souci du témoignage et de la catharsis par la parole chez Henri.

Le jeu des redondances du texte met nettement l'accent sur l'activité littéraire d'Henri. Il est ce passionné qui noircit des feuillets dès qu'il a un moment de libre, dans le studio de Paule, à l'hôtel, en vacances, celui qui mûrit longuement sa pensée en s'expliquant de ses intentions, l'auteur soucieux de son public, qui partage son trac, ses euphories, ses déboires face à la critique, celui enfin dont on connaît toutes les oeuvres, depuis le roman de jeunesse La Méaventure jusqu'aux ultimes nouvelles du chapitre 11. Henri, bien plus que Dubreuilh, est le type achevé de

l'écrivain, l'alter ego beauvoirien.

La sphère du politique présente la même structure que celle du littéraire: exclusion des femmes, détermination du "droit chemin", nouveau dialogue de fond entre Dubreuilh et Henri.

Le droit chemin, la porte étroite, c'est la gauche socialiste non institutionnelle, par opposition au Parti communiste et, bien sûr, au gaullisme. Dubreuilh tente de rassembler cette gauche fragmentée autour des grands principes qui lui tiennent à coeur: recherche d'une troisième voie face aux blocs américain et soviétique, gouvernement de front populaire en France, socialisme pan-européen. Le mouvement qu'il fonde pour promouvoir ce programme, le fameux S.R.L., est un calque du Rassemblement démocratique révolutionnaire de triste mémoire, et voué comme lui à l'échec.

Plus subtil que l'éreintement de la droite et la discréditation du PC auxquels le S.R.L. sert de prétexte est le regard critique posé sur un singulier personnage, l'intellectuel ou l'écrivain engagé. Son double projet est-il viable ou non?

Oui ET non, semble-t-il. Dubreuilh dit oui, absolument, Henri acquiesce avec appréhension et se rétracte: tous deux seront contraints de jeter du lest. Dubreuilh, l'inconditionnel de l'engagement, le militant

de vieille souche, est forcé de s'avouer vaincu sur le plan de la politique professionnelle. L'échec du S.R.L., peu importe les rationalisations de son fondateur - nous étions coincés, trop petits, idéalistes - accuse l'incompatibilité de l'intellectuel avec la politique des politiciens. Samazelle, le politicien professionnel, n'est-il pas un démagogue et un arriviste? Sur le coup, Dubreuilh renonce à tout, militantisme, écriture, système de valeurs, mais il a tôt fait de retomber sur ses pieds et de repenser le mode d'intervention de l'intellectuel sur des bases à la fois plus concrètes et plus modestes.

Henri s'engage dans l'action politique à son corps défendant et, très tôt, cette exigence morale va s'opposer à ses goûts, à sa liberté, à l'intégrité de sa personne et se traduire par une série de ruptures: avec l'écriture, avec ses proches, avec tout un système de valeurs. Henri va devoir trouver un équilibre entre sa conscience d'homme de gauche - "ça n'est plus possible aujourd'hui de rester apolitique¹⁵¹" - et un engagement qui trahit ses aspirations profondes - "maintenant il n'aimait plus rien: il s'était déjà

151. Ibid., p. 166.

laissé manger¹⁵²". La campagne en faveur des Malgaches - une intervention ponctuelle - et le projet d'hebdomadaire de gauche - en terrain connu, le domaine journalistique - semblent des modes d'action acceptables pour Henri. "On ne peut pas vivre dans la mauvaise conscience; mais on ne peut pas non plus vivre à contrecœur¹⁵³", dit Anne au chapitre 4; on appliquerait volontiers cette formule aux rapports d'Henri avec le politique.

En somme, il ne suffit plus d'avoir le cœur à gauche, mais l'intellectuel ou l'écrivain engagé n'est pas un politicien pour autant; aussi bien Dubreuilh qu'Henri en fait la démonstration. A chacun sa spécificité et son mode d'intervention; chez l'intellectuel, chez l'écrivain, seul un engagement dans les limites de ses compétences et de ses goûts a des chances d'aboutir.

Quant aux parias du monde intellectuel, littéraire et politique, les femmes, elles papillonnent autour des véritables agents de l'action que sont leurs amants, leur mari. A elles les rôles de muse, de conseillère, de séductrice.

152. Ibid., p. 234.

153. Ibid., p. 318.

Absentes du faire et de l'être, elles croient justifier leur existence par le fusionnement avec un compagnon "agissant", d'où la prépondérance de l'amour chez elles. Nadine croit que seul un homme la sauvera de l'ennui; Anne a besoin d'être "exigée" de Robert, de Lewis; Paule refuse de "perdre" Henri. La mère et la fille manifestent cependant une lucidité ou une honnêteté intellectuelle qui leur fait pressentir cet état de dépendance et deviner en lui la source de leur tourment, ce qui n'est pas le cas de Paule ou de Josette. Paradoxalement, les femmes autonomes que sont Claudie, Lucie, Guite ou Marie-Ange sont nettement antipathiques. Faut-il recourir au politique pour résoudre cette apparente contradiction? On sait que Claudie affiche des sympathies de droite, que Lucie a fait de la collaboration, que Guite est une écrivaine bourgeoise et que Marie-Ange se convertit au communisme; Anne et Nadine, en revanche, sont pro-S.R.L., par conviction ou par association.

Outre qu'elle se révèle dans la survalorisation de l'amour, l'atrophie du faire et de l'être qui caractérise les femmes se traduit par une hypertrophie du paraître chez elles. Quel luxe de détails pour décrire l'anatomie féminine en regard du laconisme entourant le physique masculin! Et si l'homme jauge "naturellement"

la femme d'un coup d'oeil, celle-ci promène le même regard scrutateur sur ses compagnes et sur sa propre personne: à l'unanimité des voix, la femme est ravalée au rang d'objet.

D'objet repoussant aussi, à des degrés divers et selon des critères variés, ce qui est une façon de "punir" la mauvaise foi, de souligner la médiocrité: Nadine jusqu'au chapitre 11, Paule, Lucie, Marie-Ange, Dorothy, Mme Samazelle, Maria, la femme de Luc, la compagne de Trarieux sont remarquablement peu attrayantes. Jolies, Anne et Josette ont la hantise de la décrépitude physique: inutile beauté... Même les femmes autonomes que sont Claudie, Lucie ou Guite n'échappent pas à cet asservissement au paraître: qu'on se rappelle la papesse Claudie officiant dans son salon, Lucie et ses jeudis haute-couture, Guite se pavanant chez Belzunce. Si elle n'est pas entièrement insurmontable, l'aliénation des femmes semble toutefois solidement ancrée.

"Notre visée, dit Claude Duchet, est ce point où l'information devient valeur, par un travail du texte sur l'énoncé¹⁵⁴". Tel est bien le sens de cette analyse descriptive axée sur l'instance de l'histoire.

154. Claude Duchet, "Pour une sociocritique, ou variations sur un incipit", Littérature, 1, février 1971, p. 10.

Le travail du texte, en l'occurrence, a privilégié les outils suivants: la ressemblance, l'opposition, la réitération - à savoir, la ressemblance ou l'opposition au sein de catégories axiologiques, déterminées par leur réitération constante dans le récit.

Chacune des ressemblances et des oppositions - les unes à connotation positive, les autres désignées négativement - a contribué non seulement à l'élaboration d'un système de valeurs, mais aussi à son actualisation dans des itinéraires modèles, édifiants ou répréhensibles. On avait déjà cerné le rôle de l'intellectuel et la condition féminine comme les lieux du discours idéologique dans le roman; une seconde lecture à la fois complémentaire et parfaitement autonome a permis de vérifier cette intuition et d'en étoffer les termes.

Conclusion

Nous nous promettons de demeurer à jamais ligués contre les systèmes, les idées, les hommes que nous condamnions; leur défaite allait sonner; l'avenir qui s'ouvrirait alors, il nous appartiendrait de le construire, peut-être politiquement, et en tout cas sur le plan intellectuel; nous devions fournir à l'après-guerre une idéologie¹⁵⁵.

Fournir à l'après-guerre une idéologie; tel est le pacte scellé par Beauvoir, Sartre et leurs proches en 1943, au tournant de la guerre. A la lumière du magistère intellectuel exercé par Sartre et ses partisans de 1945 jusqu'au milieu des années 50, il a tout d'une prophétie. A sa façon, c'est-à-dire sur le mode spécifiquement romanesque, Les Mandarins va participer de cette volonté de balisage idéologique; l'après-guerre fictif qui s'y déploie est une interprétation distinctive de l'intellectuel, de l'écrivain et de la société des années 44 à 48, vision à la fois "sartrienne" et intégralement beauvoirienne.

Dans La Force des choses, Beauvoir fait état des conditions de gestation de son roman, à savoir le projet d'exorciser par l'écriture "l'échec de la Résistance" et "le retour triomphant de la domination bourgeoise" ressentis par elle comme une défaite personnelle:

De l'azur collectif, j'avais chu avec beaucoup d'autres dans la poussière terrestre; le sol

155. La Force de l'âge II, p. 644.

était jonché d'illusions brisées. Comme autrefois, dérangeant ma vie privée, l'échec avait suscité L'Invitée, il me donna du recul par rapport à ma récente expérience et le désir de la sauver avec des mots¹⁵⁶.

Le discours idéologique qui déborde cette visée explicite et dont le roman porte aussi la trace, j'en ai cherché des manifestations dans les procédés narratifs et descriptifs qui caractérisent le système des personnages.

Les techniques narratives exploitées par Beauvoir, la charpente même du roman, procèdent d'une conception particulière de la littérature et de l'écrivain. En ce sens, Jacques Dubois n'a pas tort d'affirmer que le discours idéologique du roman concerne avant toute chose l'institution littéraire¹⁵⁷.

La correspondance rigoureuse avec le sujet que Sartre et Beauvoir empruntent aux romanciers américains - Faulkner, Hemingway, Dos Passos - signifie une volonté de rupture avec leurs prédécesseurs littéraires, coupables à leurs yeux d'un isolement total du public lecteur et de l'actualité de leur époque. Inversement, la pratique du "subjectivisme absolu" correspond à une manifestation de solidarité avec un public forcé d'affronter son

156. La Force des choses I, p. 360.

157. Infra., p. 11.

historicité: quelle preuve de solidarité plus convaincante que le partage des angoisses, que le refus d'une "bonace trompeuse"¹⁵⁸? Des héros livrés à eux-mêmes dans un monde en débâcle et forcés d'assumer leur situation pour la transformer ne sont-ils pas les meilleurs modèles qu'un romancier puisse offrir à un public en désarroi? Des modèles austères, convient Sartre, mais on ne choisit pas son époque; le romancier intègre veut répondre aux besoins fondamentaux de ses lecteurs, quitte à leur sacrifier les épanchements ou les belles histoires d'amour qu'il porte en lui¹⁵⁹.

Sur les fondements du subjectivisme absolu, rien ne sépare Beauvoir de son compagnon. Pourtant, le roman beauvoirien ne s'approprie pas servilement le modèle sartrien des Chemins de la liberté: par une focalisation interne variable limitée à deux personnages, Beauvoir se démarque de la focalisation interne multiple qui caractérise la tétralogie sartrienne. De même, l'effet de parole utilisé par la romancière dans la relation de ses propos fictifs est un refus de s'astreindre aux servitudes de la correspondance sans

158. Prière d'insérer de L'Age de raison, cité par Geneviève Idt dans "Les chemins de la liberté, les toboggans du romanesque", Obliques/Sartre, n^{os} 18-19, 1979, p. 86.

159. Qu'est-ce que la littérature?, p. 288.

relâche avec le personnage mise de l'avant par Sartre.

Beauvoir refuse également de suivre l'auteur de Qu'est-ce que la littérature? dans l'apologie de l'engagement politique. Si, par leur volonté d'assumer pleinement leur situation, Henri et Dubreuilh semblent devoir se mêler de politique, ils restent d'abord et avant tout des écrivains, des intellectuels; Anne, malgré ses convictions, n'est jamais tentée de militer. Ce n'est pas tout: parallèlement à ce discours politique en porte-à-faux avec celui de Sartre point un discours sur la condition féminine qui deviendra le point de mire du deuxième tome. A ce moment-là, il n'y a plus de commune mesure entre les préoccupations des deux auteurs. —

Des visées communes, donc, rapprochent Beauvoir et Sartre au sein du champ institutionnel: ensemble ils prennent leurs distances par rapport à leurs aînés — chantres bourgeois, surréalistes, radicaux-socialistes — et même, dans le cas de Beauvoir, face à la génération montante du Nouveau roman. Mais cette communauté d'intention ne doit pas masquer les divergences profondes entre les deux: dans Les Mandarins, Beauvoir se démarque tout aussi bien du compagnon qui l'a précédée dans l'écriture que des grands courants de son époque.

L'étude des procédés narratifs a surtout permis de situer Beauvoir au sein de la micro-société littéraire; l'analyse à caractère descriptif qui lui succède met plutôt l'accent sur le discours politique et "macro-social" des Mandarins.

Le véritable intellectuel, fait valoir le roman, adhère à un code déontologique rigoureux qui repose sur^{un} travail consciencieux et la poursuite de la vérité; il correspond très exactement à l'homme de gauche qui a des antécédents de Résistance intellectuelle. L'intellectuel de droite n'a pas la conscience tranquille; il a un passé louche, il tient à ses prérogatives bourgeoises; la vérité recèle une menace pour lui. Le respect de la vérité éloigne aussi le véritable intellectuel du Parti communiste. C'est malheureux, car ils ont des objectifs communs de transformation sociale et la machine communiste est bien rodée mais, tout compte fait, le sectarisme et la malhonnêteté intellectuelle du PC sont tels qu'un homme soucieux de son intégrité ne saurait les tolérer longtemps.

L'intellectuel de la gauche non institutionnelle mène simultanément une carrière littéraire fructueuse; chez certains, il arrive que l'écrivain prenne le pas sur le penseur. S'il s'interroge sur les visées de la

littérature dans la perspective de ses convictions sociales, cet intellectuel-écrivain est d'abord un amoureux du langage et un fin observateur, un témoin sensible qui cherche à susciter l'émotion par sa façon de recréer le monde. L'intellectuel de droite voudrait bien égaler ces prouesses, le communiste aussi: peine perdue. Bien sûr, ils peuvent jeter de la poudre aux yeux d'un public acquis d'avance, mais le lecteur ou le spectateur vraiment honnête ne s'y méprend pas.

Non content d'avoir le coeur à gauche, puisque la guerre lui a signifié l'impérieuse nécessité de l'action, notre personnage d'intellectuel-écrivain, fort de l'expérience de la Résistance, cherche à monnayer ses convictions par une intervention au niveau politique. Démarche qui se solde par un échec: la poursuite de la vérité qui anime l'intellectuel est radicalement étrangère à l'arène politique, régie par une seule consigne: le pouvoir à tous les moyens. Non pas qu'il faille jeter la serviette, une solution moralement impossible, mais l'intellectuel doit s'en tenir à une action concrète qui colle à sa réalité d'intellectuel justement, sans exiger le sacrifice de ses goûts et de ses aspirations personnelles.

A ce discours politique se greffe un discours sur la condition féminine qui, ironiquement, a ses origines dans l'absence: dans l'exclusion des femmes des lieux du pouvoir dans Les Mandarins. Quand on songe que le tiers des intervenants directs recensés (par opposition aux personnages purement référentiels) sont des femmes, dont trois personnages principaux de cinq, cet ostracisme, advenant qu'il ait pu passer pour un fait marginal, s'affirme bel et bien comme une caractéristique du système.

Les femmes du roman sont perçues, et pis encore, se perçoivent elles-mêmes comme des créatures secondaires dans un monde d'hommes: elles ont intériorisé cette dépendance physique et émotionnelle, même Anne, la plus accomplie de toutes. Elles élèvent ainsi l'amour et le paraître au rang de préoccupations fondamentales, au lieu de s'impliquer activement dans le cours du monde, la littérature, la politique.

Cette abdication devant l'existence, plus ou moins consciente et délibérée selon les cas, est cruellement sanctionnée: les femmes ne sont-elles pas malheureuses, sans exception, et laides de leur mauvaise foi? Parmi toutes ces enlisées, seule Nadine accomplit quelque progrès dans le cours du roman: on peut se demander jusqu'où elle poussera ses velléités de lucidité.

Deviendra-t-elle Anne, s'apercevant plus tard que son mari n'a pas besoin d'elle - "donne à Henri du papier et du temps pour écrire, il ne lui manque rien" - ou aura-t-elle la force de s'appropriier son destin? Et la petite Maria: l'avenir est-il féminin ou recreation d'une aliénation atavique?

L'Américaine Jean Leighton n'a pas manqué de reprocher à Beauvoir l'absence d'héroïnes positives dans Les Mandarins et les autres romans. Où sont les modèles féministes - les "role models" - les femmes libérées et heureuses? demande-t-elle à l'auteur du Deuxième Sexe¹⁶⁰. J'ai montré ce que j'ai vu, répond en essence Simone de Beauvoir: la majorité des femmes telles qu'elles me sont apparues¹⁶¹. Elle aurait pu ajouter: des femmes qui doivent prendre conscience de leur aliénation avant d'entreprendre de transformer leur condition.

Malgré la brûlante déconvenue de la Résistance à l'origine de son projet romanesque¹⁶², Beauvoir adopte dans Les Mandarins une fin ouverte. Henri et

160. Jean Leighton, Simone de Beauvoir on Woman, Cranbury, New Jersey, Associated University Presses, 1975.

161. La Force des choses I, p. 365.

162. Ibid., p. 360.

Dubreuilh mijotent un projet d'hebdomadaire; Nadine a les moyens de construire son bonheur; Anne ne se suicide pas. Certes, ce n'est pas un optimisme délirant, mais contre vents et marées Beauvoir - comme Sartre - mise sur la possibilité qu'a l'être humain de modifier les sociétés. La vision beauvoirienne de l'existence est tension entre l'individuel et une irrémédiable appartenance au monde.

Bibliographie

I- Ouvrages de Simone de Beauvoir

Romans

L'Invitée, Paris, Gallimard, 1943, 504 p. Coll. "Livres de poche".

Le Sang des autres, Paris, Gallimard, 1945, 314 p.
Coll. "Folio".

Tous les hommes sont mortels, Paris, Gallimard, 1946,
390 p.

Les Mandarins, Paris, Gallimard, 1954, v. 1: 502 p.,
v. 2: 502 p. Coll. "Folio".

Une mort très douce (récit), Paris, Gallimard, 1964,
162 p. Coll. "Folio".

Les Belles Images, Paris, Gallimard, 1966, 183 p.
Coll. "Folio".

La Femme rompue (nouvelles), Paris, Gallimard, 1967,
253 p. Coll. "Folio".

Quand prime le spirituel (nouvelles rédigées de 1935 à
1937), Paris, Gallimard, 1979, 252 p.

Théâtre

Les Bouches inutiles (jouée en 1945), Paris, Gallimard,
1945, 143 p.

Philosophie

Pyrrhus et Cinéas, Paris, Gallimard, 1944, 123 p. Coll.
"Les Essais", n°15.

Pour une morale de l'ambiguïté, Paris, Gallimard, 1947,
223 p. Coll. "Les Essais", n°26.

L'existentialisme et la sagesse des nations (recueil
d'articles publiés dans Les Temps Modernes),
Paris, Nagel, 1948. Coll. "Pensées".

Privilèges (articles des Temps Modernes), Paris, Galli-
mard, 1955, 272 p. Coll. "Les Essais", n°76.

Essais

L'Amérique au jour le jour, Paris, Morihien, 1948, 400 p.

Le Deuxième Sexe, Paris, Gallimard, 1949, v. 1: 512 p.,
v. 2: 506 p. Coll. "Folio".

La Longue marche, Paris, Gallimard, 1957, 484 p.

La Vieillesse, Paris, Gallimard, 1970, 604 p.

Mémoires

Mémoires d'une jeune fille rangée, Paris, Gallimard,
1958, 504 p.

La Force de l'âge, Paris, Gallimard, 1960, 696 p.

La Force des choses, Paris, Gallimard, 1963, v. 1: 378 p.,
v. 2: 508 p.

Tout compte fait, Paris, Gallimard, 1972, 634 p.

La Cérémonie des adieux, Paris, Gallimard, 1981, 562 p.

II- Ouvrages et articles sur Simone de Beauvoir

Ascher, Carol, Simone de Beauvoir: A Life of Freedom,
Boston, Beacon Press, 1981, 254 p.

Audet, Jean-Raymond, Simone de Beauvoir face à la mort,
Lausanne, L'Age d'Homme, 1979, 149 p.

Bieber, Konrad, Simone de Beauvoir, Boston, Twayne Pu-
blishers, 1979, 198 p. "Twayne's World Authors
Series".

Cottrell, Robert, Simone de Beauvoir, New York, Frederick
Ungar Publishing Co., 1975, 168 p. "Modern Li-
terature Monographs".

Dayan, Josée et Ribowska, Malka, Simone de Beauvoir (texte
du film), Paris, Gallimard, 1979, 92 p.

Descubes, Madeleine, Connaître Simone de Beauvoir, Paris,
Resma, 1974, 160 p.

- Dossier Simone de Beauvoir dans Magazine littéraire, n°145, février 1979, p. 6-27.
- Evans, Mary, Simone de Beauvoir: A Feminist Mandarin, London and New York, Tavistock, 1985.
- Francis, Claude et Gonthier, Fernande, Les écrits de Simone de Beauvoir: la vie, l'écriture, Paris, Gallimard, 1979, 614 p.
- Francis, Claude et Gonthier, Fernande, Simone de Beauvoir, Montréal, Libre Expression/Perrin, 1985, 416 p.
- Gennari, Geneviève, Simone de Beauvoir, Paris, Editions Universitaires, 1958, 121 p. "Témoins du XX^e siècle".
- Jeanson, Francis, Simone de Beauvoir ou l'Entreprise de vivre, Paris, Seuil, 1966, 302 p.
- Julienne-Caffié, Serge, Simone de Beauvoir, Paris, Gallimard, 1966, 256 p. Coll. "La bibliothèque idéale".
- Keefe, Terry, Simone de Beauvoir: A study of her writings, London, Harrap, 1983, 247 p.
- Lasocki, Anne-Marie, Simone de Beauvoir ou l'entreprise d'écrire: essai de commentaire par les textes, La Haye, Martinus Nijhoff, 1971, 208 p.
- Leighton, Jean, Simone de Beauvoir on Woman, Cranbury, New Jersey, Associated University Presses, 1975, 230 p.
- Schwarzer, Alice, Simone de Beauvoir aujourd'hui: Entretiens, Paris, Mercure de France, 1984, 130 p.
- "Simone de Beauvoir, féministe" dans La vie en rose, n°16, mars 84, p. 26-44.
- Whitmarsh, Anne, Simone de Beauvoir and the Limits of Commitment, Cambridge, Cambridge University Press, 1981, 212 p.

III- Méthodologie

Ansart, Pierre, Les idéologies politiques, Paris, PUF, 1974, 214 p.

Idéologies, conflits et pouvoir, Paris, PUF, 1977, 277 p.

Baechler, Jean, Qu'est-ce que l'idéologie?, Paris, Gallimard, 1976, 405 p. Coll. "Idées".

Barthes, Roland, "Ecrivains et écrivains" dans Essais critiques, Paris, Seuil, 1964, p. 147-54.

Belleau, André, "La démarche sociocritique au Québec", dans Voix et Images, Vol. VIII, n°2, hiver 1983, p. 299-310.

Dubois, Jacques, L'institution de la littérature, Bruxelles, Fernand Nathan/Labor, 1978, 191 p. Coll. "Dossiers Medias".

Duchet, Claude, "Une écriture de la socialité", dans Poétique, 16, 1976, p. 446-54.

"Réflexions sur les rapports du roman et de la société", dans Roman et société (Publications de la société d'histoire littéraire de la France: Colloque du 6 nov. 1971), Paris, Armand Colin, 1973, p. 63-73.

"Pour une socio-critique, ou variations sur un incipit", dans Littérature, 1, fév. 1971, p. 5-14.

"La Fille abandonnée et La Bête humaine: éléments de titrologie romanesque" dans Littérature, 12, déc. 1973, p. 49-73.

"Parole, société, révolution dans Germinal" dans Littérature, 24, déc. 1976, p. 11-39.

"Positions et perspectives" dans Socio-critique, Paris, Nathan, 1979, p. 3-8. Coll. "Nathan-Université".

Ducrot, Oswald et Todorov, Tzvetan, Dictionnaire encyclopédique des sciences du langage, Paris, Seuil, 1972, 475 p.

- Falardeau, Jean-Charles, Notre société et son roman, Montréal, HMH, 1967, 237 p.
- Imaginaire social et littérature, Montréal, HMH, 1974, 154 p.
- Gaillard, Françoise, "Lecture idéologique du texte: Armance de Stendhal", dans La lecture sociocritique du texte romanesque, Toronto, Hakkert, 1975, p. 15-38.
- Genette, Gérard, Figures III, Paris, Seuil, 1972, 287 p.
- Hamon, Philippe, "Pour un statut sémiologique du personnage" dans Poétique du récit, Paris, Seuil, 1977, p. 115-80.
- Idt, Geneviève, "Les toboggans du romanesque" dans Obliques/Sartre, n^{os} 18-19, 1979, p. 75-94.
- Jameson, Frederic, "L'inconscient politique" dans La lecture sociocritique du texte romanesque, Toronto, Hakkert, 1975, p. 39-48.
- Levaillant, Jean, "Trajets de la représentation dans Les Dieux ont soif d'Anatole France", dans Sociocritique, C. Duchet, éd., Paris, Nathan, 1979, p. 98-110.
- Merigot, Bernard, "Le signifiant Balzac: Lecture de The Clockwork Testament d'Anthony Burgess" dans Sociocritique, C. Duchet, éd., Paris, Nathan, 1979, p. 122-46.
- Mitterand, Henri, Le discours du roman, Paris, PUF, 1980, 266 p.
- "Le discours préfaciel" dans La Lecture sociocritique du texte romanesque, Toronto, Hakkert, 1975, p. 3-13.
- Petrey, Sandy, "Discours social et littérature dans Germinal", dans Littérature, 22, mai 1976, p. 59-74.
- Prévost, Claude, "Littérature et idéologie" dans Littérature, politique, idéologie, Paris, Editions sociales, 1973, p. 208-31.

Sartre, Jean-Paul, Oeuvres romanesques, Paris, Gallimard, 1981, 2175 p. "Bibliothèque de la Pléiade".

Qu'est-ce que la littérature? Paris, Gallimard, 1948, 376 p. Coll. "Idées".

Todorov, Tzvetan, Qu'est-ce que le structuralisme: Poétique, Paris, Seuil, 1968, 112 p.

Valette, Bernard, "Cendrillon et autres contes: lectures et idéologie" dans Sociocritique, C. Duchet, éd., Paris, Nathan, 1979, p. 61-86.

Zima, Pierre, Sociologie du texte littéraire, Paris, Union Générale d'Éditions, 1978, 373 p. Coll. "10/18".

IV- Sur la période

Burnier, Michel-Antoine, Les Existentialistes et la politique, Paris, Gallimard, 1966, 189 p.

Cohen-Solal, Annie, Sartre 1905-1980, Paris, Gallimard, 1985, 728 p.

"Figures de Sartre" dans Magazine littéraire, n°176, septembre 1981, p. 10-32.

Histoire littéraire de la France, tomes 11 et 12, Paris, Les Éditions sociales, 1980.

"Legendary Hotel Retains Atmosphere", The Citizen, Ottawa, Sat. Jan. 21, 1984.

Lottmann, Herbert, R. Albert Camus, Paris, Seuil, 1978.
Rive gauche, Paris, Seuil, 1981, 395 p.

Macciocchi, Maria Antonietta, Deux mille ans de bonheur, Paris, Grasset, 1983, 592 p.

Sartre, Jean-Paul, Lettres au Castor et à quelques autres, Paris, Gallimard, 1983, v.1: 521 p., v.2: 369.

Touchard, Jean, La gauche en France depuis 1900, Paris, Seuil, 1977, 383 p.

Résumé

Carole Connolly
Le Discours idéologique
dans Les Mandarins de Simone de Beauvoir:
le système des personnages

Bien que Simone de Beauvoir soit une figure littéraire notoire - à preuve, l'encre qui a coulé lors de son décès ce printemps -, son oeuvre, la romanesque en particulier, n'a pas fait l'objet d'un grand nombre d'analyses textuelles rigoureuses. Pour peu qu'on sorte des sentiers battus - la glose des contenus - les romans beauvoiriens sont pratiquement vierges de toute exégèse.

Les Mandarins se démarque des autres romans pour diverses raisons: il est le plus volumineux et le plus célèbre d'entre eux (prix Goncourt 1954); il constitue un point tournant entre la phase morale de Beauvoir et le cycle féministe; il est saisi et interprétation de la société française au confluent - mouvementé! - de deux époques: la guerre et l'après-guerre, la Résistance et la reconstruction. Telles sont les raisons fondamentales qui ont motivé cette lecture idéologique des Mandarins, dans la perspective des héros romanesques.

Le texte littéraire effectue deux types d'énoncés à caractère idéologique, dit Jacques Dubois: il est discours sur le monde ambiant et, surtout, discours sur lui-même, sur la position de son auteur au sein de l'institution littéraire. Dans la foulée de Dubois, on cherchera la trace de ce double discours idéologique dans Les Mandarins, par le biais des procédés de confection des personnages.

Procédés narratifs d'une part, et procédés descriptifs. L'analyse narrative s'inspire des travaux désormais canoniques de G. Genette et de T. Todorov; l'analyse descriptive, de la réflexion de P. Hamon sur le signifié du personnage.

Le premier chapitre, donc, se veut un relevé des éléments saillants de la "technique" beauvoirienne - la focalisation interne et "l'effet de parole" - et une recherche de leurs assises idéologiques: une conception de la littérature et de l'écrivain proches des positions sartriennes (Qu'est-ce que la littérature?) mais aussi distinctes d'elles.

Alors que l'analyse narrative est du ressort de l'énonciation (le discours), l'analyse descriptive aborde le texte dans sa dimension d'énoncé (le récit). C'est ici que le roman construit "sa" société, autour

des axes suivants: l'activité intellectuelle, l'activité littéraire, l'activité politique, la dimension amoureuse, la description physique.

Le fil d'Ariane qui parcourt toute cette recherche: la continuité et la rupture des Mandarins avec le modèle sartrien, dans cela même qui donne le roman comme littérature, ses procédés d'écriture.

شك